LES ENTRETIENS DU PALAIS-ROYAL.

SECONDE PARTIE.

LES ENTRETIENS DU PALAIS-ROYAL.

SECONDE PARTIE.

A UTRECHT;

Et se trouve à Paris,

CHEZ BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, N°. 13.

M. DCC. LXXXVI.

LES

ENTRETIENS

DU

PALAIS-ROYAL.

LES RÉPUTATIONS.

PREMIER ENTRETIEN.

IL y en auroit à l'enchère, me dit un Gascon, que je rencontrai au Palais Royal, que je n'en acheterois pas : rien aujourd'hui de plus variable &

de plus incertain. L'envie, comme la malignité balotte les réputations, de manière qu'on ne ſait à ce jeu ni qui gagne, ni qui perd. Il ſaut chaque ſoir que je me rétracte de la bonne ou mauvaiſe opinion qu'on me donne le matin des gens en place, & des Auteurs. Orgon ſort d'une ſociété blanc comme la neige, on lui campe un libelle à ſa porte; le voilà plus noir que l'encre même, & demain la ville & les fauxbourgs, qui l'adorent aujourd'hui, le déchireront à belle dents.

Ainſi, lui dis-je, vous êtes vivement irrité contre l'eſpèce humaine, & par conſéquent bientôt fâché contre vous-même. . . . .

Non : mais j'enrage de voir la réputation variable comme le tems. Tantôt je perds la mienne, tantôt je la raccroche, tantôt loué, tantôt décrié par les mêmes perſonnes. Virgile de ſon tems, étoit Virgile pour tout le monde; Mecène étoit

Mecène; mais par ma foi, ils reviendroient maintenant, qu'ils feroient des objets mobiles, felon les différens caractères & les différentes fociétés. Ici l'on diroit qu'ils font des pédans, là qu'ils font des dieux; & les grains d'eftime qu'on leur accorderoit, s'exaleroient comme ces grains d'encens dont il ne refte que la fumée.

Et c'eft le fiècle, fans doute, que vous accufez de ces étranges contradictions ? mais ceux qui l'ont précédé valoient-ils mieux ? Ils avoient une barbare bonhomie, qui ne les rendoit pas auffi délicatement méchans que nous ; mais qui les rendoit plus redoutables. L'épée leur tenoit lieu de plume, & chaque bleffure devenoit mortelle.

Du moins quand ils fe battoient, ils fe trouvoient en face, au lieu que dans notre manière de fapper les réputations, cela fe fait à la fourdine. Toujours des abfens qu'on attaque,

& presque toujours des procès injustes qu'on leur suscite.

Je le veux; mais il ne suffit pas de médire pour être cru. Les hommes sensés exigent des preuves, & ce n'est jamais sur un pamphlet qu'ils réglent leurs opinions.....

Sandis, à vous entendre, on croiroit qu'on les trouve au litron, tandis qu'il faut prendre la lanterne de Diogène, pour les déterrer. Ce n'est qu'une petite poignée, en comparaison des babillards, des méchans, des sots, qui tous croient aux calomnies, comme à des articles de foi, sur tout quand elles sont imprimées.

D'après cette triste vérité, je vis autrefois dans la Hollande deux hommes qui exerçoient un singulier emploi. Après m'avoir montré des bijoux de toute espèce, des appartemens voluptueusement meublés, une bibliothèque aussi volumineuse que bien choisie, m'avoir donné un dîner somptueux, ils me dirent: vous nous

croyez peut-être intéreſſés dans toutes les banques du pays, dans tous les vaiſſeaux qui partent pour l'Inde, & qui en reviennent, peut-être ayant de groſſes terres, ou de bons contrats : point du tout....

Mais, leur répliquai-je, ce n'eſt sûrement pas la pierre philoſophale; car ceux qui en firent leur tréſor, furent toujours en lambeaux. Quel eſt donc ce myſtère ? Un Gaſcon doit être friand d'un pareil ſecret.....

Eh bien! ſans chercher midi à quatorze heures, il faut vous l'apprendre. Nous calomnions; & il n'y a point de métairie d'un pareil revenu, point de correſpondance auſſi étendue que la nôtre. Les Cours, les Villes, les Familles, les Cloîtres ſont nos tributaires.

Il ne s'agit que d'avoir une imagination féconde en malice, & tout en forgeant des hiſtoriettes, qui prêtent à l'un des vices, à l'autre des ridicules, on gagne tout ce qu'on veut; un ſtyle auſſi brillant qu'hardi, devient

l'heureux paſſeport de toutes les ſatyres; on ſeroit même fâché de n'y pas ajouter foi, quand elle ſont joliment écrites. Il n'y a pas juſqu'aux dévôts, qui liſent furtivement nos libelles ; mais qui pour ne pas ſe damner tout à fait, n'en croient pieuſement que la moitié.

Je frémis, je vous l'avoue, quand je me vis dans cette abominable manufacture, où la méchanceté la plus atroce, fabriquoit des réputations à ſon gré ; où la teinture la plus corroſive donnoit aux meilleures actions les plus affreuſes couleurs. Vous penſez bien que pour n'être pas placé dans leur ſotiſier hebdomadaire, je fis beaucoup de révérences, & qu'en déteſtant intérieurement leur ſavoir faire, je louai leur eſprit, c'eſt-à-dire, que j'agis comme ces peuples qui adorent le démon, pour qu'il les épargne.......

Et voilà, ſans doute, la ſource infecte de toutes ces calomnies qui courent les provinces.

Vous l'avez dit : je ne fus pas moins ſurpris de voir à Rotterdam, le faiſeur d'un ouvrage périodique qui rendoit compte de tous les livres, & qui mordoit impitoyablement preſque tous les Ecrivains. La manière dont il travailloit, mérite d'être rapportée. Il avoit deux copiſtes, & lorſqu'ils lui remettoient un nouvel ouvrage, dès le frontiſpice, il le jugeoit digne de ſa bienveillance, ou de ſon courroux. La production étoit infailliblement mauvaiſe, ſi le Libraire, ou l'Auteur, ne ſavoit pas lui plaire; alors il dictoit une diatribe, & renverſant les phraſes, comme les propoſitions, l'ouvrage ſous ſa plume devenoit néceſſairement pitoyable : car rien de plus facile que de critiquer un bon Livre, & d'en faire valoir un mauvais. Tout dépend de la manière dont on l'analyſe.

D'après cela, dis-je à mon Gaſcon; n'eſt-il pas fâcheux que la Nature ait donné l'uſage des doigts, & de la langue aux méchans ? Plutôt la griffe

du lion, que la plume des calomniateurs; quelle épreuve pour la ſcience, pour l'honneur, pour la vertu, de ſe voir à la diſcrétion des ſatyriques !

Que voulez-vous, c'eſt maintenant l'uſage; on vous eſcamote une réputation qu'on croyoit imprenable; & le plus honnête homme du monde devient ſuſpect dans ſa probité. Trois mots dits à l'oreille, trois lignes enchaſſées dans un ouvrage ſingulièrement intitulé, opèrent ce phénomène ....

Etrange abus, de l'écriture comme de la parole, & qui en confondant les gens de bien avec les hommes tarés, empêche ſouvent un Miniſtre de diſcerner le vrai mérite, & de le récompenſer.

Mais, où les jugemens téméraires ſont ils plus fréquens que dans ce lieu-ci, dit une Dame charmante qui ſe trouvoit aſſiſe près de nous; c'eſt au point, ajouta-t-elle, que nous avons du courage, quand nous oſons nous

y préſenter. Des étourdis qui viennent en foule arpenter ce jardin, nous font l'honneur de nous croire toutes de l'accès le plus facile.

On paye ici cruellement l'avantage d'être jolie.

C'eſt-à-dire, répliqua le Gaſcon, que vous invoqueriez volontiers la petite vérole, pour qu'elle vînt défigurer vos traits, & pour qu'une laideur amère vous mît à l'abri de la calomnie. . . .

Je ne deſire sûrement point cet outrage; mais, s'il m'arrivoit, je m'en conſolerois. Nous vivons dans un ſiècle où l'on doit craindre comme le feu toute eſpèce de célébrité : il y a chaque jour des confédérations pour étouffer le mérite, pour faire ſuſpecter la conduite de la femme la plus vertueuſe, ſi elle eſt malheureuſement jolie.

C'eſt une génération perdue, que celle qui ne croit point à la vertu, qui ſuppoſe tous les hommes faux, toutes les femmes libertines! & mal-

heureusement nous sommes logés à cette enseigne.

On étoit au moment de gémir sur ce malheur ; mais il fallut remettre la partie, le Palais-Royal n'étant pas un lieu propre à des gémissemens.

Le Gascon s'impatientoit de ne pas parler, lorsqn'il s'écria : pour moi je l'avoue, je m'abstiens de faire le bien, dans la crainte qu'on ne me prête quelque mauvaise intention ; car, aujourd'hui, l'on calomnie les motifs, lorsque les actions n'offrent rien que de louable.

L'homme devroit pourtant penser, reprit judicieusement notre belle Inconnue, qu'il n'est plus qu'un monstre, si dans toute l'espèce-humaine il n'y a pas de véritables vertus ; mais les méchans cherchent à s'autoriser dans leurs excès, en prêtant leurs vices aux individus les plus estimables.

Nous passâmes de la réputation des personnes à celle des livres ; & il nous parut qu'on les jugeoit avec

les mêmes préventions, & la même partialité.

Cela mit en colère notre habitant de la Garonne, au point qu'il nous dit : « je signifiai jadis à mon fils, » que s'il s'avisoit d'écrire, & sur- » tout de faire un bon livre, je l'é- » tranglerois. Car c'est alors qu'on » s'expose à toutes les fureurs de » l'envie, que les uns dénigrent vos » talens, que les autres attaquent » vos mœurs; & qu'on a l'humi- » liation de voir des petits Etres, » sans esprit, sans caractère, sans » nom, rire en votre présence, & » se dire à l'oreille, comme la plus » grande vérité, ce que la calomnie » osa vous imputer. L'esprit de ca- » bale a répandu de toutes parts des » hommes qui n'ont que le déplo- » rable talent de décrier les meil- » leurs livres, & les plus sages ins- » titutions : c'est une inquiétude qui » les tourmente, au point de les » rendre insupportables dans la So- » ciété. »

Il faut, dis-je alors, faire comme un Duc de Modène, lorsqu'on lui rapporta que trois frondeurs crioient à toute force contre la Religion, contre les Auteurs, contre les Ministres.

Il leur ordonna de paroître en sa présence, & il leur adressa ces paroles : Sans doute vous avez plus de lumières que nos Docteurs de la Loi, que les hommes chargés de mon autorité, que les écrivains qui nous enrichissent de leurs productions ; en ce cas, leur dit-il, on va vous placer pendant six mois dans une maison commode, où vous aurez toutes les aisances de la vie, & là vous me ferez des plans relatifs à vos idées, & qui sûrement seront excellens à raison de votre habileté.

Le travail se fit ; & l'on s'apperçut dès les premières phrases que ces hommes si difficiles & si merveilleux, savoient à peine arranger des mots ; que leurs vues étoient excessivement bornées, & que leur ouvrage étoit celui d'un écolier.

Le Duc en fit courir par-tout des copies ; & nos merveilleux justement honnis par le public, n'osèrent plus se montrer.

Tel est le fin mot, reprit le Gascon; c'est que tout critique inéxorable, est pour l'ordinaire un ignorant ; on se fait un mérite composé de quelques paroles épigrammatiques, on s'hérisse comme le porc-épic dont personne n'ose approcher, & avec une armure aussi légère, on défie l'univers.

Je tremble, répondit notre Inconnue, quand je pense que nos réputations tiennent à si peu de chose. Ce qui se dit se répète, ce qui se répète devient le jargon du Public, & vous savez que de la calomnie il en reste toujours quelque chose ; c'est le cas d'affirmer que celui qui crie le plus haut a le plus de raison.

Jadis, observa le Gascon, on avoit pour soi le témoignage de la conscience, & c'étoit un excellent cordial ; mais aujourd'hui que nos esprits subtils la mettent au rang des préjugés,

la calomnie devient insupportable, &
l'on ne s'en console que parce qu'elle
n'épargne personne. On se plaignit
alors des mordantes satyres qu'on emploie chaque jour pour ravigoter l'éloquence du Palais, & je citai quelques traits lancés dans des Mémoires, qui ne devroient jamais se trouver sous la plume d'un Avocat.

Il n'y a presque point de famille qui ne fût entachée, si l'on prenoit à la lettre tout ce qu'on lit dans les divers Factums. L'on vous joue les réputations à la raquette comme des balles de paulme, marmotoit le Gascon, sans s'inquietter où le coup porte.

Il alloit continuer ses réflexions, quand un grouppe d'étrangères singulièrement costumées mit tout le Palais-Royal en désarroy ; les uns montoient sur des chaises, les autres se précipitoient pour jouir du nouveau coup-d'œil, & l'on reconnoissoit à cette subite effervescence, combien la vivacité françoise fermente facilement.

LA VILLE SOUTERRAINE.

SECOND ENTRETIEN.

CE fut dans un appartement délicieux d'où les fenêtres donnent ſur le Palais-Royal, qu'après avoir fait le plus agréable dîner, nous diſſertâmes ſur les intrigues de la Capitale : nous étions quatre également diſpoſés à converſer, & ce ſujet nous en fournit amplement l'occaſion.

Nous appliquâmes à Paris, ce que l'Auteur d'un Ouvrage intitulé : *Le Monde ſouterrain*, dit du Globe entier ; convaincus qu'on ne peut mieux déſigner cette immenſe Capitale. Où trouver en effet plus de routes ténébreuſes, plus de chemins tortueux. Le labyrinte connu ſous le nom de Dédale, l'antrê de la Sybille de

Cume où cent portes s'ouvroient & se fermoient au même instant, n'avoient point autant de faux-fuyans que Paris; c'est là que dans des refuges secrets impénétrables à l'œil des curieux, on ourdit des intrigues, on tend des piéges, on ébauche des vices, on prépare des forfaits; c'est là que l'hypocrisie se venge des contraintes du jour, par un abandon déplorable à des voluptés criminelles; que des pères vont oublier les leçons de sagesse qu'ils donnent à leurs fils; que des Seigneurs se dégradent dans le sein de la débauche; qu'on avise aux moyens d'excroquer un marchand, de subtiliser un créancier, de faire son patrimoine de l'existence d'autrui; qu'on fabrique de fausses lettres de change, qu'on médite des divorces, qu'on prépare enfin des morts tragiques.

Cette conversation ne pouvoit manquer d'amener des réflexions sur ce flux & reflux d'injustices, dont la Capitale éprouve à tout instant la funeste influence. Séjour redoutable, où

malgré les vertus qu'on y trouve, les paſſions continuellement en jeu, ne laiſſent point d'intervalle au malheur, point de relâche au crime; la nuit comme le jour, point de vice qui n'y faſſe ſa partie, point de forfait qui ne s'y commette. C'eſt l'abrégé de l'Univers, qui ne ſeroit pas habitable ſi la Police ne couvroit de ſes aîles tous les Citoyens, pour les défendre contre les filoux, & contre les méchans.

Mais ſe peut-il, Meſſieurs, dit un des convives, qu'après le repas le plus joyeux, nous nous occupions d'un ſujet auſſi effrayant. Laiſſons cette matière aux Moraliſtes, & ne voyons Paris dans ſes ſouterreins, que pour y trouver la trace des intrigues & des galanteries, qui donnent chaque jour des ſcènes plus ou moins divertiſſantes.

On convint unanimement de la juſteſſe de cette réflexion; & chacun conta ſon hiſtoire. Il eſt vrai qu'elles étoient fidellement extraites de ces

petits dédales où l'on travaille dans l'obſcurité.

Je connois un jeune homme, dit le plus gai d'entre nous, à qui le père n'envoyoit de l'argent qu'avec réſerve, & qui avoit la ſoif de l'or, non pour le garder, mais pour le faire courir avec fracas; il lui falloit toutes les modes naiſſantes, tous les ragoûts les plus fins, toutes les parties de plaiſir les plus diſpendieuſes; un perruquier qui ne l'eût pas bien coëffé, un tailleur qui ne l'eût pas élégamment habillé, c'eſt alors que tout étoit perdu.

Son calendrier étoit celui de la volupté; les heures du bain, de la promenade, des ſpectacles, du jeu, des rendez-vous ſe ſuccédoient ſans interruption; on eût même voulu ſe ſentir dormir, tant on étoit ſenſuel; les habits les plus ſoyeux, le linge le plus fin, les eſſences les plus exquiſes, le chocolat le plus ambré, ſervoient à repaître ſa délicateſſe comme ſon orgueil.

Mais quelle ſoudaine révolution!

tout eſt mis en gage. Il ne reſte plus que des cordons de montres, que des roſettes, qu'une ombre de frac, qu'une gargotte où ſe nourrir, qu'un quatrième où ſe loger; & c'eſt la toute belle Roſalie qui occaſionne cette étrange métamorphoſe. Elle a pleuré, elle a ſuppoſé des lettres-de-change, elle a feint d'aller en priſon; l'amant, le crédule amant, aux dépens même de ſon exiſtence, a tout payé.

Il ruminoit ſes malheurs, quand un Chevalier de ſa connoiſſance l'aborde, lui arrache ſon ſecret, & lui dit : il n'y a de malheureux dans Paris que ceux qui doivent peu; ils ſont toujours vexés. Quand vos dettes iront juſqu'a cent mille livres, on vous croira ſeigneur, on vous craindra; mais pour en contracter, ſoyez docile. Vous avez tout ce qu'il faut pous vous tirer de preſſe, & pour vous faire un nom.

Dès demain un Génie tutélaire ſe rendra chez vous, & vous endoctrinera. Il vendra cher ſes leçons, mais

que vous importe ; c'eſt le public qui les payera, ce bon public qui ne manque jamais ! Quelle heureuſe rencontre, pour un jeune homme amateur de tous les plaiſirs, & pétri de vanité.

Le jour commençoit à peine, quand on entend frapper ; c'étoit le meſſager de la fortune, petit homme ſec, à perruque noire, tenant une canne à bec de corbin.

Dès qu'il ſe fut bien aſſuré des diſpoſitions du jeune homme, & du profit qu'il en pourroit tirer, il lui dit ; vous arriverez à l'hôtel de**, dans une voiture de campagne, précédé d'un Poſtillon ; trois malles énormes vous y ſuivront, vous vous logerez au premier, vous vous titrerez de Marquis, vous vous affublerez d'une magnifique robe-de-chambre ; ajuſtement néceſſaire pour en impoſer aux fourniſſeurs. Vous les traiterez indignement avant qu'ils ayent dit un mot.

Je me charge de la première dépenſe ; & voilà cinquante louis qu'il

faut empocher : dans trois jours vous aurez une grande livrée. Ce qui fut dit, fut exécuté ; & l'on vit dans un clin-d'œil selliers, tailleurs, orfèvres, bijoutiers offrir leurs services avec le plus grand empressement. Le nouveau Marquis négligemment appuyé sur une table où le hasard sembloit avoir étalé quelques bagues, quelques boîtes d'or, jouoit le rôle d'indifférent ; traitant les tailleurs de fripons : disant que Paris est un bois où l'on vole tous les Etrangers, & que pour ne rien prendre à crédit, il attendroit des fonds. La scène réussit au mieux ; les prêteurs se prennent au trébuchet ; cinquante mille livres de marchandises, sont livrées sur-le-champ, & promesses d'en donner autant qu'on voudra.

Plus on les gronde, plus la confiance augmente ; cette scène sur nos théâtres eût été ravissante. Le Marquis ne tarde point à devenir tout ce qu'on veut ; doucereux avec les uns, fier avec les autres ; montrant autant de

viſages qu'il en falloit, tant pour enjeoller, que pour étonner. Il ne lui manquoit que quelques jours de priſon pour être entièrement à la mode.

Les bijoux qu'on achetoit à crédit, ſe vendoient ſur le champ ; & notre petit homme ſous prétexte de marier richement M. le Marquis, en prenoit moitié ; il s'agiſſoit d'une veuve de condition, qui avoit deux magnifiques Terres bien enſemencées, & un vaſte Château qu'on devoit habiter.

On ne mentoit pas ; le mariage, après bien des meſſages, bien des emprunts, bien des pourparlers, ſe conclut enfin ; & les Terres, oui les Terres ſi vantées, conſiſtoient dans deux jolis pots de baſilic ; & le Château, étoit tout ſimplement le Temple où l'on fut trop heureux de pouvoir ſe réfugier.

C'eſt ainſi que les faiſeurs d'affaires, ſi généralement répandus, tirent ſouvent leur épingle du jeu. S'il ne leur en coûtoit que leur honneur, ba-

gatelle, ils ne riſqueroient rien ; mais il faut perdre ſa liberté, à moins qu'on ne faſſe comme le Chevalier de * * * qui, accablé de lettres-de-change, pourſuivi de tous côtés, va trouver un Procureur, lui aſſure mille écus de récompenſe, s'il peut ſeulement écarter l'orage, & ſuſpendre les coups. L'offre eſt acceptée, & deux jours après, tous les Créanciers munis de leurs titres ſe rendent chez le Procureur, dans l'eſpoir d'être payés : ils étoient au nombre de vingt-neuf.

La toile ſe leve, & notre reſpectable Procureur prenant le ton & l'air d'un Juge formidable, s'écrie ; Juſte ciel, qu'avez-vous fait ? Comment ? Meſſieurs, ruiner un jeune homme de famille, en lui donnant, vous, M. l'Horloger, douze montres tout à la fois ; vous M. le Marchand Drappier, cent aulnes de drap, & &c. ! Vous n'avez dans ce moment-ci contre vous, que les Miniſtres, le Parlement, la Police, & tout Paris. Dieu

veuille que vos boutiques ne ſoient pas fermées. . . . Des monoſyllabes, des hélas! étonnèrent tellement la troupe mercantile, que chacun en tremblant, remit les lettres-de-change au Procureur, pour les faire payer quand, & comme il voudroit. On prit ſix ans de terme, on réduiſit les dettes à moitié; & notez que les Miniſtres ne ſavoient pas un mot de cette affaire. Mais il avoit voyagé dans ce monde ſouterrein, où ſe fabriquent les œuvres d'iniquité.

Quand j'y deſcends en eſprit, dit un d'entre nous, j'y vois commencer ces fortunes extraordinaires, par des moyens ſi finement combinés, que la friponnerie qui en eſt la baſe, prend l'air de la probité; j'y découvre toutes les manières de tromper, ſous une apparence de candeur; manière de brouiller les enfans avec les pères, & les femmes avec les époux; manière d'éluder les loix; manière de ſe jouer de l'honneur même, & d'accréditer les vices; manière de ridiculiſer

diculiser la vertu ; manière de s'ennoblir en se dégradant, de s'enrichir en s'appauvrissant, d'étudier en désapprenant.

C'est-là surtout, leur dis-je, que la Coquette apprend à jouer le rôle d'Indifférente, au moment qu'elle est le plus passionnée ; que Celise fait l'apprentissage d'une dévotion simulée, pour tromper le Public avec plus d'adresse ; que Silvain médite les moyens de trafiquer sans bruit les Bénéfices, comme les Emplois, & de faire servir ses talens, au triomphe du mensonge, & de l'injustice.

Et tout cela se trame dans le moment qu'on ne paroît occupé que du bien de l'Etat ; qu'on n'a d'autre mot à la bouche que celui de patriotisme & d'honneur. Il y a peu de familles qui n'aient un sourerrain pratiqué dans leur maison ; c'est-à-dire, un secret par lequel on mine intérieurement la fortune ou la réputation d'un voisin, par lequel on met la langue en contradiction avec le cœur.

Penſez vous que Lycas ſe feroit procuré les cent mille écus de rente dont il jouit, s'il n'eût travaillé dans l'obſcurité; que Néronde ſe verroit revêtu de la dignité qui flatte ſi bien ſon orgueil, s'il n'eût employé les machinations de la fourberie; que Mydon feroit à la Cour, s'il n'eût fabriqué une généalogie conforme à ſon ambition. Il a pris des ayeux comme il a voulu. Rien de plus commode que d'employer les morts à ſe faire une parenté : l'on ne craint point leur indiſcrétion.

Ainſi d'après vos détails, il y a peu d'hommes qui vouluſſent faire leurs actions au grand jour.

Oui ſans doute; & jamais la fière Dorine n'eut trouvé un mari; l'ignorant Tyrſis une réputation; l'imprudent Celin, une table, un équipage, un hôtel, des amis, des valets, s'ils n'euſſent enfilé ces routes ténébreuſes où le vice prend la forme qu'il veut, & ſe déguiſe à ſon gré. Heureuſement pour la plûpart des gens en

place, dit la Bruyère, on ignore comment ils ſont parvenus : ſans cela l'on ne pourroit que les mépriſer.

Peſte ſoit de vos réflexions, dit un Roger-bon-tems, vous nous rappellez toujours à des objets ſérieux, plutôt que de nous entretenir de ces jolis ſubterfuges qu'on apprend à mettre en uſage pour tromper Argus lui-même, quand il eſt jaloux; pour ſe procurer des reſſources, quand tous les moyens ſont épuiſés; pour ſe ſoutenir avec élégance, ſans patrimoine, ſans revenus, ſans emplois.

Je ſuis sûr que dans la Ville-ſouterraine, il y a des Profeſſeurs de ſupercherie, qu'on y fait des cours d'aſtuce, & que les Petits, comme les Grands, y prennent des leçons d'une politique raffinée qui donne les moyens d'être Auteur ſans eſprit, joli ſans phyſionomie, honnête ſans pudeur, vertueux enfin ſans vertu.

Mais ne pourrions-nous pas nous promener un jour dans ces ſouterrains, & parcourir ces manufactures d'in-

duſtrie, où l'on ſe fait des maſques relatifs à toutes les circonſtances, comme à tous les beſoins ; car c'eſt bien autre choſe que le ſecret des Franmaçons, dont l'habileté conſiſte à n'en point avoir : moyen infaillible pour qu'il ne ſoit jamais révélé.

Croyez-moi, ne voyons Paris qu'au Palais-Royal, & dans ſa forme extérieure, ſi nous voulons en avoir une haute idée. Il en eſt des villes, & ſurtout de cette immenſe Capitale, comme d'une femme vieille ou laide, qu'il ne faut voir que parée.

La Converſation découſue.

Troisième Entretien.

Le bel enfant, dit un petit-maître en entrant au Palais-Royal; eſt-ce là celui qui mourut l'an dernier?

La mère, toute étonnée, ne ſait s'il rêve ou s'il eſt fou; & il court encore prêt à faire des queſtions auſſi peu réfléchies.

Eh! vous voilà, me crie un ami que je rencontre, & déjà nous jabotons ſur un jeu ruineux qui a totalement écraſé un Militaire de notre connoiſſance, quand un Abbé vient à paſſer.

Ah bon jour! Ce Bénéfice enfin l'a-t-on obtenu?

Belle demande!... La Ducheſſe s'en mêloit; & pouvois-je après cela manquer de l'avoir?

Mais comme le Baron eſt changé, voilà qu'il paſſe ſans nous appercevoir. Comment c'eſt toi, mon cher, que dit-on à la Cour ? .. ma foi rien ... pas plus qu'ici ; & les Mémoires les a tu lus ? .. au point que j'en ſuis excédé.

A propos, la petite *** ſe marie... vrai ? rien de plus vrai ... elle a donc pris un autre viſage, un autre extrait de baptême, une autre mère, un autre nom ? Pardi, Meſſieurs, vous êtes plaiſans ; & ne ſavez-vous pas qu'on fait à Paris des viſages & des généalogies comme on veut ? Je connois une Baronne décrépite, qui arriva de ma Province il y a quelques mois ; elle tombe heureuſement chez la plus habile Marchande de modes, & dès qu'on connoît ſon goût pour la galanterie, la dernière choſe qui meurt chez les Coquettes, on la débarbouille, on la déride, on la rajeunit ; au point qu'on ne lui donne aujourd'hui que trente ans, quoiqu'elle en ait cinquante.

Mais la voilà ! .. juſte Ciel ! elle a

des adorateurs, & nous y ſerions pris, ſi tu n'avois révélé le ſecret... on l'a miſe tout à neuf; elle ne ſourit plus que d'un air enfantin, & quand on lui demande ſi elle fait ſa partie; elle répond *oui ze zoue*... Cette jolie prononciation eſt une gentilleſſe qui la mariera.... N'eſt-ce pas elle qui alloit autrefois aux Eaux recruter des amans?... elle-même... c'eſt-à-dire qu'elle ſe convertit, & qu'elle ne veut maintenant qu'un homme à demeure...... Préciſément.

Appellons le Chevalier, il nous dira des nouvelles de la nouvelle actrice... le temps eſt bien agréable... j'aurois preſqu'envie d'aller à Chaillot.

A-t-elle déjà quelqu'intrigue?.... attendez donc ... comment dès ſeize ans? .. Ici l'on fait profeſſion dans l'ordre de la galanterie avant d'en avoir quatorze : n'eſt-ce pas, Madame?

Ah! vous voilà... le Chevalier qui ſoupa hier chez moi, me dit que vous étiez à la campagne..:

N'eſt-ce pas là près de nous, l'Auteur de l'Ouvrage que vous m'avez prêté ?... lui-même... comme il a l'air rêveur... la critique qu'on vient de faire de ſon Livre l'attriſte.

Il eſt bien bon : la critique dans Paris n'eſt qu'une fièvre éphémère à laquelle dès le lendemain on ne penſe plus.

De grace informez-vous quelle eſt cette ſorte d'étoffe. Celle qui la porte n'eſt pas jolie, mais la robe eſt charmante.

Cela ſe nomme du zinzarac, on n'en fabrique que depuis un mois... & cela coûte ?..

Tout ce qu'on veut ; les Riches donnent de l'aulne dix-neuf livres, les autres ne la paient qu'onze...

On m'avoit bien dit que Paris étoit le pays de l'honnêteté.

Pour moi j'en reviens toujours à l'idée d'un homme burleſque, qui vouloit intituler un livre : *Omnia fripon erat*, & qui comptoit en prouver la vérité.

Notre pauvre diable n'eſt point de l'Académie ; il en mourra ... bon ... il n'eſt pas mort de n'avoir point été invité à notre partie du bois de Boulogne, & ſûrement on s'y ennuie bien moins que dans la ſublime Société des beaux eſprits.

N'avez-vous point vu mon chien de chaſſe, dit un Chevalier de Saint-Louis en les abordant ? .. qui ? Ronflaut ? .. lui-même ... je perds tout ſi je viens à le perdre, il avoit de l'eſprit comme perſonne : pas tant que le mien je vous jure ... vous en allez juger ... Pour ſe mettre à la mode, il entretenoit une maîtreſſe dans mon quartier, une petite chienne charmante à qui matin & ſoir il portoit de la viande & des os.

Il n'y a rien dans Paris qui ne mérite d'être cité. Juſque ſur un chien de pareilles galanteries !

La pauvre Comteſſe s'en va au grand galop viſiter Henri IV ... les Médecins me dirent hier qu'elle étoit

mieux ... c'eſt que pour faire un auſſi long voyage, il faut bien ſe porter.

Voyez-vous comme le Conſeiller s'empreſſe de nous joindre, il vient nous apprendre le gain du procès... vous l'avez dit... venez que je vous embraſſe... nous vous en ſavons bon gré... oh! ſi l'Avocat n'eût pas bien pris l'affaire!.. il n'y avoit point à craindre, il eſt plein de lumières & de raiſon.

Mais aſſeyons-nous.... écoutez-vous comme on parle de la Ruſſie?.. pour moi je crois que la guerre nous viendra bientôt de ce Pays-là.

Quel dommage que le bon café que vous attendiez vous ait manqué; l'on en donne par tout, & de ſi mauvais, de ſi mauvais, que je n'oſe y goûter... Notre dîner d'hier fut excellent, ſon cuiſinier eſt parfait. Après mes Aides-de-Camp, diſoit le grand Vendôme, je ne connois rien de mieux. On rapporte que lorſqu'il partit pour Madrid, il s'arrêta trois jours

à Tours, ne voulant voir que François & Hurtaud qui étoient alors les deux meilleurs Traiteurs du pays.

La rivière eſt extrêmement gonflée.. nos pauvres foins... Eh bien! vous verrez que s'il y en a même en abondance, le prix des fiacres ne diminuera pas...

Enfin, enfin, voilà notre petite Comteſſe maîtreſſe de ſon bien.... elle n'en ſera pas mieux, le ſort en eſt jetté; ſa fortune n'aura pas plus de tenue que ſon eſprit.

Comme j'aime ce Numa du Chevalier de Florian... vous le trouvez donc joli?.. charmant!.. il écrit comme un Ange.

L'on s'eſt aviſé de m'envoyer des vers... à vous, Madame?... à qui donc?... ils ſont ſi relevés, qu'ils m'ont eu l'air de tomber des Cieux: ma chevelure eſt celle de Bérénice; mes yeux les deux Jumeaux qui font partie du Zodiaque.

Eh bien? Voltaire n'auroit pas trouvé cela.

Ces maroniers deviennent jolis . . . les petits coquins ; ils ont appris dans ce jardin à s'épanouir . . . on n'y perd rien de ſes charmes, on y met tout en avant ; ils diroient bien des choſes dans une trentaine d'années, s'ils ſavoient parler.

Ah ! Madame, le plus grand avantage pour vous comme pour nous, c'eſt que les arbres & les animaux ſoient ſilentieux. Nous ſerions bientôt en raſe campagne, & bientôt le Sexe ſe priveroit de chiens, ſi l'uſage de la parole leur étoit accordé.

Croiriez-vous que M. de * * vient d'envoyer des tombreaux de louis d'or à la Monnoie, & qu'il laiſſe mourir de déſeſpoir & de faim ſes couſins-germains.

Il y a des gens à qui le couſinage eſt odieux, ils ſont fâchés de n'être pas bâtards ; il fera pour ſes parens ce qu'un avare fit pour ſon neveu, il leur laiſſera en mourant la ſomme de . . . la ſomme de Saint-Thomas.

Je voudrois qu'un avare fût chargé

de payer la capitation de ſon quartier.

Savez-vous qu'elle devient merveilleuſement jolie ? n'eſt-ce pas avec ſa mère quelle ſe promène ? . .

Oh ! que je vous diſe donc . . . le Baron a ſurpris hier ſa femme en tête à tête dans le bois de Vincenne avec le jeune Marquis de . . . .

Où diable alloient-ils là : ce bois n'a plus de feuilles ; l'on y eſt vu de tous les côtés.

Le pré Saint-Gervais eſt-il donc mieux : perſonne n'ignore la ſcène qui s'y paſſa l'an dernier ; ce qui m'étonne, c'eſt qu'après tant de gros mots, ils vivent & ſe rencontrent tous les jours très-paiſiblement.

Tant mieux pour l'eſpèce humaine, mais tant pis pour leur honneur . . .

Il y a des gens qui ne connoiſſent ni le mot ni la choſe, & ils vous diſent gravement qu'ils n'en dorment pas moins.

Ce cabriolet que nous avons vu ce matin eſt délicieux, il eſt léger comme

un ballon; du moins il n'écrâſera perſonne, il ne ſera qu'effleurer . . . . connoit-on le Sellier? . . . c'eſt choſe . . . oui . . . qui demeure dans la rue choſe.. vous entendez . . . N'eſt-ce pas là-bas dans le lointain la livrée du petit Commandeur? . . . . il a toujours de grands laquais, il les prend à la taille plutôt qu'à la bonté. Il n'eſt pas comme notre vilaine Préſidente, qui les prend toujours boîteux ou boſſus, parce-qu'ils lui coûtent moins.

Sa bru prend les grands airs, en attendant les grands vices . . . elle ſe promenoit l'autre jour avec cette petite orgueilleuſe qui a mangé tout ſon bien, & qui veut qu'on lui porte la queue lorſqu'elle n'a pas de robe . . . Comment la nommez-vous? Aura-t-elle cet héritage ſur lequel elle prend des accomptes pour ſubſiſter? Je la vois toujours avec un petit Licentié qu'elle appelle ſon angola, ſans doute à raiſon de ſa fourrure.

Voyez donc l'ameublement de la Ducheſſe . . . . . c'eſt dans le dernier

goût . . . j'aime sa bibliothèque ; elle a fait relier ses livres magnifiquement ; & la raison qu'elle en donne, c'est que des meilleurs ouvrages, elle n'en aime que la couverture . . .

Je ne pouvois quitter hier cette grille du Palais ; mais pourquoi la boule couverte de fleurs-de-lys n'est-elle pas en bleu ?

On dit qu'il n'y aura plus de foire Saint-Laurent. Ma foi après le Palais-Royal, qu'a-t-on besoin d'autres assemblées, je regarde ce lieu-ci comme le rendez-vous des Quatre Nations . . . oh ! il y en a plus de dix ; on peut même aller jusqu'à la douzaine : & ce qui me semble charmant, c'est que tout cela paroît parisien.

Il me semble que les roses n'ont pas la même odeur que l'an dernier .... ce seroit bien plaisant, si elles alloient changer de qualité pour se mettre à la mode. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les saisons ont changé d'allure, & qu'à force de nous visiter, elles ont pris nos modes. Il n'y a plus trois

jours de ſuite qui ſe reſſemblent dans un été; de groſſes pluies, de petits orages, des vents aigus viennent calmer la chaleur.

Le temps aura pris pour modèle nos amours : il n'eſt plus chaleureux. Je bus hier d'un vin du Pérou; ſa rareté lui donne de prix.

Mais, voici la Baronne qui paſſe avec ſon Soupirant qui l'obſède. . . . Il faudra réellement qu'elle l'épouſe, pour s'en débarraſſer.

Telle eſt l'enſemble, & la ſubſtance des Converſations à la mode; & choſe étonnante, demain, après-demain, & toujours ce ſera la même répétition. . . . .

Si nous n'avons été placés dans le Monde, que pour tenir d'auſſi futiles propos, il faut avouer que la vie doit paroître bien faſtidieuſe, & qu'en vérité ce n'étoit pas la peine de naître.

La manière de bien écrire.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

D'APRÈS la lecture d'un de ces livres du jour qu'on trouve à profusion au Palais-Royal, & qu'on lit dans un quart-d'heure, je m'entretins avec quelques amis sur la manière dont on écrit. Amateurs de la Littérature, ils se trouvoient en Pays de connoissance en traitant une pareille question.

Il nous parut que la plûpart des Auteurs n'avoient plus un style caractéristique, comme au siècle dernier; que ce mêlange de brochures éphémères, & de lectures indigestes, les dépouilloit de leur propre génie, & leur donnoit un air de ressemblance avec tout le monde.

Cependant l'unité du style est tel-

lement essentielle, observa judicieusement le plus ancien de la Compagnie, qu'on le trouve dans tous les genres d'éloquence employés par nos grands Orateurs; c'est le cachet du génie, & qui vaut bien l'écusson de la noblesse. Il ajouta, que le mot devoit toujours répondre à la pensée; qu'un diamant perdoit la moitié de sa beauté, s'il n'étoit bien enchassé; mais qu'il falloit se défier de ces termes, qu'une certaine mignardise sembloit avoir adopté.

Il en est d'un Ouvrage de Littérature, continua-t-il, comme d'une broderie, qui n'est bien exécutée, qu'autant que les fleurs répondent au dessin, & que les nuances sont tranchantes, sans rien perdre de la finesse qui les assortit. Surtout point d'efforts, si l'on veut bien écrire. Une pensée qui n'arrive qu'après les douleurs de l'enfantement, est rarement naturelle. C'est un mauvais Valet qui ne vient point à l'ordre de son maître, disoit le judicieux Montaigne.

Cela n'empêche pas qu'on ne doive souvent raturer, les Ouvrages lâches & diffus ; mais il faut observer qu'il y a des esprits qu'il faudroit dénaturer, si l'on vouloit les rendre plus précis dans la composition.

Je connois des Auteurs qui feroient plutôt un nouveau Livre, que de passer la lime sur ceux qu'ils ont fait. C'est un supplice incompatible avec la tournure de leur génie ; de sorte qu'on ne peut s'en prendre qu'à la Nature elle-même, qui toujours économe dans la distribution de ses dons, accorde aux uns la facilité, aux autres l'énergie.

Nous insistâmes beaucoup sur cette redondance d'idées, & de mots dont on surcharge les Ouvrages, au lieu d'élaguer ; mais en attribuant cette faute aux Libraires, qui ne jugeant des Livres qu'à la toise, forcent les Auteurs à multiplier les pages.

On convint qu'on avoit maintenant saisi le point fixe qui détermine la longueur où la brièveté des périodes ;

& qu'on en étoit à ce juſte milieu dont le bon goût ne s'écarte jamais, quand il s'agit d'alligner des phraſes. Sont-elles trop courtes? elles ſyncopent les penſées; ſont-elles trop longues? elles les embrouillent.

D'ailleurs, c'eſt une affaire de proportion qui doit varier ſelon les ſujets; & dans ce point la Littérature, comme l'Architecture, ont un point de réunion. Petits bâtimens, petites fenêtres.

C'eſt le goût ſurtout, me répondit celui qui m'écoutoit avec le plus d'attention, le goût qu'on peut nommer le ſentiment de l'eſprit dont on a beſoin pour bien écrire. Sans lui, le génie même perd une partie de ſes beautés, & par lui la médiocrité s'enrichit; il n'appelle que les mots qui lui ſont propres; & par la manière dont il les place, il ne donne pas moins de coloris que de vigueur aux penſées.

Peu d'Auteurs connoiſſent ce goût ſi néceſſaire dans la compoſition des

Ouvrages ; peu d'Auteurs , ont ce tact
qui , les rend difficiles & délicats ;
on en voit la preuve à la manière ,
dont ils les travaillent , ne s'arrêtant
preſque jamais à l'endroit où il fau-
droit finir. S'ils ont nne magnifique
penſée , ils la jettent au haſard dans
e corps du Livre , au lieu de la réſer-
ver pour la concluſion. Cette faute eſt
encore plus ſenſible en Poéſie ; de
orte qu'il eſt très-rare de trouver une
Pièce de vers , qui finiſſe par quelque
rait ſaillant. Le grand arr d'un Ecri-
ain conſiſte néanmoins à conduire
on Lecteur par gradation , juſqu'à la
enſée la plus fine , où la plus ſubli-
ne. Ce doit être le bouquet.

Précautions maintenant inutiles !
'écria un jeune homme , qui ſe trou-
oit avec nous. Il ne s'agit aujourd'hui
ue de galopper ſon ſtyle , que de le
acher à tout propos , que de perſi-
er , au lieu de raiſonner , & l'on eſt
ertain du ſuccès d'un Ouvrage. J'ai
it quelques Brochures ; car dans Pa-
is qu'eſt-ce qui n'en fait pas , ſurtout

à l'âge de vingt ans, & j'ai vu qu'un titre neuf, une tournure originale, & même folle, étoient le meilleur passe-port d'un Livre.

Ne m'arriva-t-il pas l'an dernier, de jetter en moule une Brochure, tant je l'écrivis rapidement, sans savoir ni comment je la finirois, ni comment je devois la commencer; & dans huit jours elle étoit sur toutes les cheminées, & le neuvième on n'en trouvoit plus.

Il est vrai que je l'avois intitulée le *Jasminier*, comme on dit le Rosier; que je l'avois garnie de toutes les pertentailles à la mode, que je l'avois saupoudée de tous les jolis paradoxes, que je l'avois pomponée des mots les plus brillans.

C'étoit une vraie jouissance de voir que mon *in-seize*, se débitoit comme des oranges, & comme des gimblettes; qu'il faisoit le procès à une multitude de productions raisonnables qui ne se vendoient point: aussi voyois-je du coin de l'œil des Pédans qui ve-

noient ſe plaindre aux Libraires, de ce que leurs productions ne cheminoient point par la Ville, & qui m'auroient doctement étranglé, à raiſon du tort que je leur faiſois.

Eh! Meſſieurs, continua-t-il, avec votre manière d'écrire, on languiroit des années entières avant de donner un Livre. Ne vaut-il pas mille fois mieux travailler pour le jour dont nous jouiſſons, que pour une poſtérité que nous ne verrons jamais, qui ſe trouve encore dans les eſpaces imaginaires, & que je me repréſente comme une Prude auſſi difficile que faſtidieuſe. Les Journaux me critiqueront, je les critiquerai de même, m'embarraſſant très-peu des réputations qu'ils diſtribuent pour vingt-quatre heures, & qui durent encore moins que nos Ouvrages.

Nous rîmes de la plaiſanterie. Les entretiens deviendroient ſouvent monotones, ſi quelque étourdi n'avoit ſoin de les égayer.

Nous revînmes enſuite à notre ſu-

jet, & l'on me fit obſerver que malgré la diverſité des Langues, il n'y avoit qu'une ſeule manière de bien écrire ; c'eſt à-dire, que par toute terre, on doit être noble & ſimple dans l'Hiſtoire, nerveux dans les plaidoyers, ſublime dans les Diſcours d'appas, tendre dans les Ouvrages de ſentiment. La Langue Françoiſe fut préconiſée, comme la ſeule qui, ſans molleſſe, ſans enflure, ſans rudeſſe eſt propre à remplir tous les objets ; mais nous la plaignîmes d'avoir perdu ſes diminutiſs. On voit dans les Poéſies originales de Tahureau, combien ils étoient agréables, & combien pour embellir nos penſées, nous avions intérêt de les conſerver.

Les Italiens dans cette partie, beaucoup mieux aviſés que nous, n'en ont pas perdu un ſeul ; & quand M. de Marmontel leur a reproché de n'avoir rien acquis, il n'a pas penſé, qu'une Langue exceſſivement riche, n'a nul beſoin de faire de nouveaux acquets. Pour nous quoique pauvres nous

nous avons retranché ſans réflexion ; ce qui nous a déplu, & juſqu'au mot *car*, dont nous n'oſons plus faire uſage les monoſyllabes, comme les diminutifs ont ſubi une réforme.

Je me ſouviendrai toujours qu'étant à Bologne, ville célèbre d'Italie, je propoſai dans une Requête à l'Académie des *Vari* d'ôter de leur Vocabulaire le mot *impercioche* qui veut dire *car*, comme étant trop long pour exprimer ſi peu de choſe ; & que tous les Académiciens prirent feu, ne voulant pas qu'il leur fût enlevé.

Il feroit à deſirer, dîmes-nous d'un commun accord, que l'Auteur du riche Diſcours ſur l'univerſalité de la Langue Françoiſe nous donnât un ſecond Ouvrage qui revendiquât les diminutifs. Il n'y a pas de doute qu'avec cette forte & perſuaſive éloquence dont il eſt propriétaire, il ne nous ramenât tant de jolis mots qui ſe ſont égarés, d'autant mieux qu'il leur donneroit un nouveau coloris,

par la manière dont il sauroit les encadrer.

Nous avons fait comme ces Fleuristes, qui, parce qu'ils ont des tulippes rares, & des renoncules précieuses, rejettent les violettes & les oreilles d'ours.

On discutoit cet article, quand un de nos Littérateurs connus voulut prendre part à notre conversation; & ce fut pour nous dire, avec raison, qu'on ignoreroit toujours la manière de bien écrire, si l'on n'avoit soin de se familiariser avec les Anciens, leur commerce étant le vrai moyen d'apprendre à bien enchasser les pensées.

Il nous fit sagement observer que nous leur devions la méthode de faire un livre dans la justesse des proportions; c'est-à-dire, sans cette prolixité qui fatigue, & sans cette brièveté qui obscurcit les choses, au lieu de les éclaircir.

Il y avoit cependant à parier que la France connoîtroit moins l'art de

faire un livre que l'Italie où les ouvrages d'Horace, de Virgile, & de Ciceron, ont du laisser, de préférence à tout autre Pays, l'empreinte du bon goût. Cependant ce n'est qu'à Paris qu'on a su se garantir de la diffusion des Italiens; de la pesanteur des Allemands, en écrivant sur toutes les matières.

Un Ouvrage qui sort de nos presses, pêche rarement contre la méthode. Les Auteurs François ne manquent jamais d'appuyer sur les choses essentielles, de rejetter les superflues, de bien diviser, de bien définir, de sorte que leurs productions sont toujours dans une juste mesure.

La richesse de la Langue Italienne, chose inouïe, n'est pas moins nuisible à la Prose qu'à la Poésie. — Je m'explique; la multitude de mots dont elle abonde, & qui sont la plûpart si expressifs & si affectueux, tiennent souvent la place des pensées, au lieu que parmi nous chaque phrase présente une idée.

Nous ſavons que les termes ne ſont que des ſignes, & nous ne les employons que pour donner du corps à l'eſprit, & pour le rendre ſenſible. Il n'y a guère d'*in-folio* ſorti de l'Italie, que le génie François ne mît dans un *in*-12. : ce qui fit dire au Chevalier Follart, lorſqu'il parcouroit une Bibliothèque Allemande, qu'on y compteroit dix mille volumes de moins, ſi les François avoient traité les mêmes matières.

Le grand Art de la compoſition conſiſte à ne rien mettre d'inutile, à ne jamais employer que le terme propre à la choſe, d'autant plus qu'il n'y en a point de ſynonime, & que la ſignification de chaque mot eſt abſolument déterminée.

Il conſiſte à traiter le ſujet qu'on choiſit, avec autant de préciſion que de clarté, à ſe défier des éloges & de la facilité. Pour n'être pas duppe de l'orgueil; à conſulter ſes forces pour n'entreprendre que ce qu'on peut exécuter; à prendre des conſeils ſalutai-

res, non en lisant son ouvrage à tous ceux qu'on rencontre, mais en se soumettant aux lumières d'un homme qui soit exact sans être minutieux, instruit sans être pédant.

On remarqua judicieusement que chaque écrivain comme chaque peintre avoit sa manière, qu'il seroit absurde d'exiger que la touche du Carache fût celle de Tintoret, & que les Critiques se trompoient souvent en ne faisant pas cette différence.

D'ailleurs, la meilleure manière d'écrire dans quelque genre que ce puisse être, soit en prose, soit en poésie, c'est de bien copier la Nature qui brillante & rembrunie selon les saisons & les objets, est toujours régulière, quoique toujours variée.

Cette vérité est tellement sentie, qu'il y a peu de personnes qui donnent leur suffrage à ces productions, que le desir de trop bien faire, charge avec affectation de pensées singulières & de mots hétéroclites; défaut commun à presque toutes les

Sociétés académiques qui, pour ne pas reſſembler au vulgaire des Auteurs, prennent le ſtyle ampoulé de nos Orateurs du ſeizième ſiècle, & ſe croient des oracles, parce qu'elles s'expriment d'une manière ambigue.

Encore s'il n'y avoit que cet inconvénient, dit un homme habile dont je ne ſuis que l'écho; mais la jeuneſſe ardente à copier les mauvais modèles, ſurtout lorſqu'on l'éblouït, ne connoît plus d'autre manière d'écrire, que celle de brillanter des ſophiſmes ou des paradoxes. On n'aime aujourd'hui que l'extraordinaire; & nos Auteurs, par ce moyen, reſſemblent aux Peintres Chinois qui croient faire des chefs-d'œuvre en faiſant une violette jaune, une roſe noire, une jonquille bleue : tant il eſt vrai, comme diſent les Italiens, qu'il n'y a rien de plus ennemi du bien que le mieux.

Ainſi, pour peu qu'on reprit le génie du ſiècle dernier, on ſe convaincroit que la manière de bien écrire dégénère de plus en plus parmi nous;

que preſque tous les nouveaux Ouvrages ſont marqués au coin de ce bel eſprit qui n'aime que le clinquant, & qui ſubtiliſe tellement les choſes, qu'elles n'ont plus de ſubſtance.

Il n'y a pas de doute que la multiplicité des livres, n'ait amené le goût de la ſingularité. Chacun a voulu donner du neuf; & les modes qui s'étendent ſur tous les objets, ont paſſé juſque dans les Ecrits. Il a fallu habiller les Muſes, Apollon lui-même à la manière de nos poupées; biſarrerie d'autant plus révoltante, que nos Ouvrages ſont maintenant calamiſtrés, & qu'on ne peut les lire ſans rencontrer à chaque page des expreſſions qu'on croiroit coloriées. Auſſi juge-t-on de nos ouvrages comme des rubans, ſelon que la mode, ou les proſcrit, ou les approuve.

D'après cette méthode, dît l'homme le plus ſenſé de notre Société, je défie qu'on puiſſe maintenant tirer l'horoſcope d'un livre: les meilleurs reſtent ſouvent dans les magaſins, &

les moins eſtimables ſe répandent avec un ſuccès incroyable ; c'eſt l'hiſtoire d'un malautru qui fait fortune ; l'aventure d'une ſervante qui devient maîtreſſe : *la ſerva padrona*.

Nous faiſons aujourd'hui pour les livres, ce qu'on fait pour les fruits & pour les fleurs ; on veut en jouir avant la ſaiſon, & l'on preſſe les mots comme les penſées d'éclore ſur-le-champ, de ſorte qu'un Auteur qui n'auroit dû livrer ſon Ouvrage qu'après un travail de pluſieurs années, le fait paroître au bout de quelques mois.

On ne connoît plus le précepte d'Horace : on craindroit que les talens ne vînſſent à moiſir, ſi l'on ne ſe hâtoit de les produire.

Pour moi, dit le petit Auteur du petit livre intitulé *Le Jaſminier*, je n'en démords point, & je ſoutiendrai toujours qu'il n'y a rien de plus agréable que le plaiſir de faire un livre dans huit jours, & de le lire en huit minutes. Veut-on des Ouvrages volumineux, eh bien la choſe eſt facile :

il ne s'agit que de faire relier trente brochures dans un même volume ; il est avec l'esprit humain des accommodemens. Trouvez-moi, disoit une Duchesse à deux Libraires, un Auteur qui me fasse chaque semaine un livre nouveau, & je le paierai bien. Il seroit assez plaisant que chaque femme de qualité eût son Auteur, comme elle a son Médecin, & qu'elle envoyat lui dire tous les matins, Madame desire que vous lui donniez tel Ouvrage.

Eh bien ! lui repliquai-je, avec vivacité : le Génie François est assez fécond pour opérer cette merveille, au point que le nombre énorme de nos brochures qui paroît devient embarassant : on finira sans doute par en brûler une partie chaque année. Ne fut-ce que le local qu'elles occupent, elles sont à charge à ceux qui les possèdent : on a beau les faire courir, il faut enfin qu'elles s'arrêtent.

Encore si leurs cendres se prenoient en infusion.

Le Ciel nous en préſerve, s'écria toute la Société; nous aurions les rapports de mille mauvais Ouvrages, & certainement c'eſt bien aſſez d'en avoir tâté.



LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

IL va bientôt arriver ce ſiècle inconnu, diſois-je l'autre ſoir à un Académicien qui, ſans morgue, ſans prétention n'a rien qui reſſemble à celui dont tout le deſir étoit que ſa femme ſe nommat *Madame l'Académicienne* : au bout du compte, on pouvoit bien lui accorder cette petite faveur.

Je le trouvai rêvant au Palais-Royal, & je le fis parler en ouvrant la converſation ſur le nouveau ſiècle qui ſe diſpoſe à paroître. Penſez-vous, lui dis-je, qu'il reſſemblera à ſon ayeul, ou qu'il ſera comme ſon papa ? Il n'eſt encore qu'un petit germe ; mais ne peut-on pas tirer ſon horoſcope,

ſurtout en comparant le préſent avec le paſſé.

Non non, me répondit-il : nous ne voulons faire ici ni des prophéties de Noſtradamus, ni un almanach de Liége; la choſe, en conſéquence, ne paroît pas facile à deviner : cependant par des combinaiſons préliminaires, on peut tirer des conjectures; il en eſt parmi les ſiècles comme parmi les parens, il y a toujours quelqu'air de famille.

Je ne vous accorderai pas cela... quel rapport, lui dis-je, entre ces ſiècles barbares dont les mouſtaches obombroient la figure, & notre joli ſiècle qui s'eſt fait voir d'une manière ſi effeminée; entre le ſiècle de la Pharſale qui mit le Monde aux fers, & celui-ci qu'on peut dire être abſolument l'ennemi du deſpotiſme; entre le malheureux ſiècle de la Saint-Barthelemi, & le dix-huitiéme ſiècle, ſi juſtement ami de la tolérance & de la douceur.

Mais remarquez, m'obſerva-t-il,

que ces changemens n'arrivent que par gradation, & que pour en voir la marche, il faut confidérer qu'une année inftruit l'autre, & que tous les mois fe prêtent un fecours mutuel, à deffein d'améliorer & de perfectionner. D'abord, la barbe dont vous parlez, devint moins volumineufe, & pendant quelque tems il n'en refta plus qu'un toupet. Nous avons vu ce coftume dans toutes fes phafes chez des Religieux qui parmi nous confervent encore des poils au menton. Etonnés de fe voir fi extraordinaires au milieu d'un joli fiècle qui pardonne plutôt un vice qu'une mode bifarre, ils commencèrent, pour ne pas effaroucher leurs Contemporains, par rafer le contour des lèvres nommé *labiale*; enfuite ils abattirent ce qui couvroit leurs joues, & ils n'eurent plus que la garniture du menton, telle qu'on la voit dans les portraits d'Henri IV. & de Sully.

Je voudrois, lui dis-je, qu'on nous donnât tous les différens fiècles en

eſtampes avec leur coſtume, & la biſarrerie de leurs habillemens. Nous aurions plaiſir à voir comme inſenſiblement le nôtre eſt devenu petit-maître; & je voudrois en même-tems qu'on leur mit chacun à la main l'Ouvrage qu'ils virent éclore, & qui caractériſa leur génie. Cette galerie commenceroit à la première Race de nos Rois & cet Ouvrage deviendroit intéreſſant. On y feroit la peinture de leurs mœurs, & l'on y donneroit le tableau des événemens & des Grands-Hommes dont parle l'Hiſtoire.

Votre idée eſt juſte; un pareil ouvrage ſeroit ſans doute excellent; & ſi j'étois plus jeune, je ſerois volontiers un des collaborateurs.

Mais pour revenir à mon ſentiment ſur le ſiécle qui s'approche, je crois qu'habile à profiter des écarts de Voltaire, & de Rouſſeau, il imitera leur manière, en ſe préſervant de leurs défauts; je crois qu'il prendra une partie de la grandeur du ſiécle de Louis XIV, que nous avons laiſſée

échapper, & qu'il ſera plus & moins philoſophe que le nôtre, c'eſt-à-dire, qu'il ne donnera pas autant que nous dans le luxe, & qu'il ſentira plus que nous la néceſſité de reſpecter la Religion.

En ce cas, il aura de bonnes qualités ; mais il faudroit ſavoir qu'elles feront ſes mauvaiſes.

N'en ſoyez point inquiet ; nous lui en laiſſerons encore aſſez pour qu'il n'en manque pas ; mais, comme toute effervefcence n'eſt jamais d'une longue durée, & que nous aimons les Brochures & les Pièces de théâtre à l'excès, nous pouvons prédire que la génération future les aimera moins ; qu'il n'y aura pas à beaucoup près autant d'Ecrivains que nous en comptons aujourd'hui ; & que la jeuneſſe reprendra les exercices du corps qu'elle ſemble avoir abandonné.

J'oſe ajouter que l'amour de la guerre renaîtra plus vivement, que

de jeunes Princes qui s'élèvent dans le Nord, (pays pour les combats plus ardent que le Midi,) ſe rendront célèbres par des conquêtes, & qu'en cela on ſera moins philoſophe que nous ne l'avons été.

Et que penſez-vous, me dit l'Académicien qui paroiſſoit m'écouter avec attention, des intérêts des Souverains qui exiſtent actuellement ? que feront-ils alors ?

J'imagine, lui repliquai-je, qu'il y a pluſieurs alliances qui changeront, & qu'il s'en formera de nouvelles dont le Public ſera étonné ; qu'on amaſſera plus qu'on ne dépenſera, par la raiſon que tant de ſommes jettées à pure perte amèneront de ſérieuſes réflexions. D'ailleurs l'économie qui tient à l'eſprit d'ordre, eſt trop belle en elle-même, trop avantageuſe aux Etats, pour qu'on oſe la négliger ; on ſaura enfin que des coffres pleins ſont la sûreté des Empires, la terreur des ennemis ; &

qu'on n'attaque pas volontiers un Monarque, lorſqu'on le ſait avoir des tréſors.

Quant à moi, reprit-il avec vivacité, je préſume qu'on n'aura plus la même ardeur de bâtir, & que le violent deſir d'embellir les Villes ſe repoſera pour quelque tems. L'Hiſtoire eſt mon guide, & je vois en la liſant que les alternatives furent preſque toujours la marche du genre-humain. Autrement Louis XIV. qui fût ſi magnanime & ſi puiſſant, auroit encore plus orné la Capitale qu'elle ne le fut ſous ſon règne; & Louis XV ſon ſucceſſeur, ſe ſeroit fait un devoir de continuer; mais il eſt de la nature des ſiécles, & de tout ce qui tient à l'humanité, d'avoir des momens d'efferveſcence, & de repos.

Ces intervalles ſervent à faire connoître qu'il n'y a que l'Eternel luimême dont les perfections ne varient jamais, & qui eſt toujours le même

dans l'ordre qu'il a établi. Le Firmament dès sa création, fut tout ce qu'il est ; & les Cieux n'attendent pas qu'on les embellisse pour avoir tout leur d'éclat.

Mais la mort toujours à la porte des vieillards me privera du plaisir de voir le siécle dont vous me parlez, elle qui vient à grand pas.

Ah ! lui dis-je, ne vous plaignez point de ses rigueurs ; outre qu'elle ne vous a point encore fait de mal, & que vous ne vous en plaindrez pas, quand elle vous aura terrassé ; les hommes de génie ne pensent pas qu'ils doivent mourir. Ils ne voient que leur immortalité.

Je serois seulement curieux de savoir, si dans trente & quarante ans, l'on s'habillera de même ? Si nos Françoises seront encore dans l'usage de se donner vingt robes de gaze, ou de mousseline dans l'année, sans en avoir une seule, lorsqu'elle vient à finir ; si elles paieront enfin des chiffons au poids

de l'or, comme elles ſont maintenant.

N'en croyez rien ; les manufactures de Lyon reprendront leur éclat, & l'on ſe croira nud, ſi l'on n'a pas des étoffes ſorties de ſes fabriques. La frivolité n'a qu'un tems ; & le Sexe deviendra plus décent dans ſes habits, plus ſolide dans ſes attachemens.

Que voulez-vous dire ?

Qu'on ne le verra point alors émietter ſon cœur, pour n'en donner qu'une petite parcelle à chaque Soupirant ; qu'on ne ſe mariera plus ; pour ne pas s'aimer, mais qu'on reprendra la manière de nos anciens qui ſe juroient bien ſincèrement le *oui* de l'hymenée, & qui auroient frémi de s'en rétracter.

Et nos coëffures ? que deviendront-elles ?

Autant en emporte le vent..... On les trouvera ridicules dans les portraits qui rappelleront notre coſtume ; & les chapeaux panachés feront place à des petits bonnets qui

ſe perdront au milieu des cheveux. Les vieilles en murmureront ; & les jeunes, qui ne les veulent point pour rivales en fait d'ajuſtemens, s'en amuſeront.

Il me ſemble entendre les jeunes Demoiſelles de l'année mille huit cent trente-cinq, dire à la vue des portraits de leurs grands-mères qui vivent maintenant, & qui ne ſeront plus alors ; comment ſe peut-il que nos Ayeules fûſſent ainſi coëffées ? leurs têtes volumineuſes reſſembloient à celles d'Holopherne où de Goliath. elles croiront que c'eſt une caricature, tant que cela leur paroîtra ridicule. Les jeunes-gens d'alors ne paroîtront pas moins ſurpris à l'aſpect des tableaux qui leur repréſenteront leurs pères avec des boucles d'oreille qui tombent juſques ſur les épaules, avec des boutons plats dont on feroit preſque des ſoucoupes.

Alors les modes angloiſes n'auront aucune influence ſur les François, on ſe rira de leurs ſingularités ;

& l'on ne pourra ſe perſuader que des cochers élevés ſur des voitures à la hauteur de quinze pieds, aient pû prendre ſaveur parmi des Etres raiſonnables.

Mais ce Palais-Royal, dont nous goûtons maintenant les charmes, quelle ſenſation fera-t-il alors ? Y viendra-t-on encore en foule ? Le François eſt ſi changeant !

J'en conviens ; mais il eſt d'une conſtance à toute épreuve, quand il s'agit de ſe promener ſurtout dans un lieu que la poſition, & l'afluence rendent délicieux. On n'y verra moins alors de petits Auteurs, parce que la manie d'écrire ſe paſſera ; mais on y trouvera toujours des femmes aimables, & toujours des oiſifs. Paris les raſſemble de toutes les Provinces ; de ſorte que ſi vous demandiez aux trois quarts des jeunes gens qui s'y rendent en poſte, pourquoi ils le préfèrent à leurs pays ? ils vous répondroient, c'eſt qu'on n'y fait rien.

La pareſſe a-t-elle donc tant de charmes . . .

Hélas ! oui . . . . Cependant, quel pays plus remuant que Paris ! on eſt ſûr d'y trouver le mouvement perpétuel. . . Les morts mêmes qui partout ailleurs ſont ſi conſtamment immobiles, voyagent ici de tems en tems. On les change de çimetières, de ſorte qu'une femme dernièrement tombée enlétargie, ſe trouvant réveillée par un foſſoyeur qui devoit la tranſporter à Clamart, s'écria : quelle maudite ville, où l'on ne peut être tranquille, même après la mort ! il eſt vrai qu'on ne lui a pas rendu un grand ſervice en la rapellant à la vie, car un malheureux époux eſt exactement ſon bourreau.

Quant aux promenades, au moins eſt-il vrai que les François ſavent faire uſage de leurs jardins, au lieu qu'en Italie, l'on n'y paroît jamais. Des ſtatues, & encore des ſtatues ſont chargées de les habiter ; & ſi l'Etranger

ne paroiſſoit pas dans ces magnifiques vignes de Rome, pour en admirer les beautés, elles ſeroient totalement oubliées. La grandeur Romaine n'aime qu'à ſe promener dans des caroſſes pompeux, où dans les ombres de la nuit, qui permettent la familiarité.

Nous n'avons rien dit de l'heure des repas. Changera-t-on enfin celle du dîner ? on deſire tellement de la reculer, qu'un Particulier à déja fait la leçon à tout Paris, pour qu'on ne dîne plus qu'à ſix heures. Le trait eſt ſans doute hardi ; mais ſi chacun a droit de faire des projets, le Public a celui de ne pas les adopter.

Le dix-neuvième ſiècle, d'après les idées généralement reçues, pourra voir renaître le dîner & le ſouper comme au tems paſſé. D'abord ce ne ſera qu'un déjeuné ; mais qui deviendra un repas conſéquent : qu'importe au reſte, pourvu que l'appétit ſoit ſatisfait. On dî-

noit auſſi-bien qu'à préſent, lorſque vivoit Boileau ; & l'heure étoit bien différente, comme il le dit, en parlant du repas ridicule, dont il ſe moque avec raiſon. J'y cours, midi ſonnant.

Au reſte, laiſſons nos petits neveux manger comme il leur plaira, pourvu que leurs mœurs ne viennent pas à ſe détériorer.

Ma foi vous pourriez leur en donner le défi, qu'ils n'en viendroient pas à bout. Je ſuis bien éloigné de dire comme le bon Horace, que les générations vont toujours en empirant; s'il eût vécu parmi nous, il eût avoué que la dépravation ne peut aller plus loin, à raiſon de la manière dont on affiche le deshonneur.

Le bien, le mal : tout ſemble indifférent à la multitude ; il ſemble qu'il n'y ait que le préjugé qui en fait la diſtinction.

Il feroit beau voir comment ce ſiècle parleroit à ſon ſucceſſeur ſur cet

cet article, s'il lui donnoit des inſtructions.

Pour moi, je voudrois maintenant ſavoir quels ſeront les Savans & les Héros qui paroîtront après nous ſur la ſcène du monde. Autant de germes endormis que la providence tirera du ſommeil au moment précis qu'ils doivent éclore; ils n'ont maintenant rien qui les annonce & cependant leur eſpèce de néant eſt déja une exiſtence. Ce ſont eux qui doivent fouler nos cendres.

C'eſt ici qu'on connoît mieux que jamais l'utilité des écrits, eux dont la circulation nous met en correſpondance avec les perſonnes qui ne vivent point encore; & ce commerce quand on y penſe, eſt une choſe merveilleuſe.

Mais tous les livres ne vont pas à la poſtérité?

Non Dieu merci: ſans cela que de ſophiſmes & d'inepties parviendroient à nos neveux. Nous continuyions à parler des deux ſiècles, quand trois

femmes plus qu'octogénaires nous ſouhaitèrent le bon jour; & c'eſt alors que nous finimes notre converſation, en diſant, par tous les ſiècles, des ſiècles. Ainſi ſoit-il.



LES SPECTACLES.

Sixième Entretien.

J'Invoquois le Soleil pour qu'il nous favorisât de ses rayons, lui qui paroît ne les répandre qu'à regret sur la bonne ville de Paris, où l'année se partage presque toujours en six mois d'hiver & six de mauvais temps.

La journée par conséquent étoit sombre, & les arbres du Palais-Royal sembloient avoir pris leur bonnet de nuit, quand deux femmes aimables me firent oublier tous les brouillards.

Eh ! qui vous amène ici, leur dis-je avec étonnement ?

Un rendez-vous : n'en valons-nous pas bien la peine ? On nous a promis un quart de loge aux François, & nous venons ici conclure le marché:

vous ſavez que nous aimons le ſpectacle à la rage, & ſur-tout la tragédie.

Et moi je n'ai jamais pu me reconcilier avec un paſſe-temps auſſi biſarre; & quand j'entends le premier mot d'une tragédie où il eſt queſtion de Céſar ou de Pompée, je ſuis tenté d'imiter ce Maréchal de France, qui, arrêté dans ſa chaiſe de poſte pour écouter un compliment, s'écria : *fouette Cocher & partons*, ſitôt qu'il entendit le mot de Gédéon.

Je croirois qu'il y a de l'humeur dans votre manière de penſer : eſt-il concevable qu'on puiſſe prendre en grippe une tragédie, à moins qu'elle ne ſoit mauvaiſe?

Elles le ſont toutes à mon gré.

Eh comment ! expliquez-vous donc.

Je rends ſans doute juſtice aux tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Crébillon, qui ſont à mes yeux l'élixir de la plus excellente poéſie & des plus beaux ſentimens, j'en baiſe chaque page avec tranſport;

mais ſoit mauvais goût, ſoit originalité, je ne puis ſouffrir la tournure & les diſparates de ces ſortes d'Ouvrages.

Vous ne convertirez ni Madame, ni moi.

Je ne veux convertir perſonne; mais je ſuis bien aiſe qu'on me laiſſe avec mon ſentiment; & peut-être vous donnerai je des raiſons qui m'excuſeront du moins à vos yeux; j'ai beſoin de cette juſtification pour n'être pas traité de miſantrope ou de barbare; ici quelques bonnes raiſons qu'on puiſſe avoir, ſi l'on heurte le préjugé, l'on eſt perdu.

Nous entendrons volontiers, par manière de converſation, le ſujet de vos dégoûts, & dans notre petite ſphère, nous tâcherons de l'apprécier; mais aſſeyons-nous juſqu'à ce qu'il vienne de la pluie, elle ſemble nous menacer.

C'eſt aſſez ſon uſage : il n'y a guère de ſemaine où elle ne vienne nous faire des viſites de quartier.

Oui, Mesdames, je répète volontiers que la Tragédie me paroît bisarre dans plusieurs points. N'est-il pas ridicule d'aller chercher des morts de deux mille ans pour nous arracher des pleurs? de tirer du Garde-Meuble des Anciens, des habillemens grotesques pour les adapter à la scène présente; de nous transporter dans des villes qui n'existent plus, à dessein de nous communiquer de grands sentimens?

Mais vraiment, si vous voulez envisager un Ouvrage dans ce qu'il peut avoir de défectueux, je ne doute pas qu'il ne paroisse étrange. Le plus beau fragment de Virgile ou d'Horace, semblera burlesque, si l'on veut en faire une parodie.

Mais sans entrer dans cette discussion, dites-moi, je vous prie, que penseriez-vous d'un personnage qui viendroit en grand habit noir, en pleureuses, en cheveux épars, vous faire une visite d'un air consterné, & vous exprimer sa douleur par des

sanglots; vous dire enfin d'une voix entre-coupée, ah ! Mesdames : eh quoi ? Cléopatre ! comment ? eh bien elle est morte, & je viens d'en prendre le deuil, résolu de la pleurer amèrement toute la soirée pour faire naître dans mon ame de grands sentimens.

Cet homme ne vous sembleroit-il pas le plus extravagant ? & n'en feriez-vous pas l'histoire du jour pour la raconter à tous vos amis, & pour en rire avec eux ?

Cependant, Mesdames, examinez la chose sans prévention, soyez de bonne foi, & vous conviendrez qu'une pareille visite auroit beaucoup de rapports avec une assistance au spectacle le jour qu'on y donne Cléopâtre : ce seroit de part & d'autre un tems destiné à s'en occuper.

Mais ce n'est pas Cléopâtre qu'on va pleurer, c'est la manière dont on la fait agir & parler qui devient intéressante, qui remue le cœur, qui

transporte l'ame, & qui la remplit des plus belles images.

C'est-à-dire, qu'on prête aux personnages qu'on met sur la scène, ce qu'ils n'ont souvent ni senti ni pensé.

Je voudrois, s'il étoit possible, soit par la magie des Charlatans qu'on croit aujourd'hui capables d'opérer les plus grands prodiges; soit par les effets de quelque pouvoir inconnu, que Cléopâtre elle-même, Sémiramis, César, Catilina vinssent assister à la représentation de leurs personnes : juste Ciel! comme ils s'écrieroient : ce n'est ici ni notre manière, ni notre figure, ni notre langage! On fait de nous l'accoutrement le plus burlesque en nous rendant à moitié françois, en nous prêtant des pensées que nous n'eûmes point, en nous supposant des sentimens qui nous furent étrangers : c'est une caricature qui ne ressemble à rien ; & puis en haussant les épaules, & nous regardant d'un air de pitié, ils nous diroient, pauvre

peuple il faut donc te bercer avec des chimères : eh ! si tu veux verser des larmes descends chez tes frères, visite tes amis malheureux, & tu trouveras dans leurs réduits & sur leurs grabats de quoi exercer ta sensibilité.

Il est vrai qu'on pourroit au moins choisir, comme on l'a déjà tenté, des sujets tirés de notre histoire; cela seroit bien mieux adapté à nos mœurs, & nous ne pleurerions pas sur des fictions ou sur des personnages qui n'ont nul rapport avec nous.

Tel seroit mon dessein. Est-il donc nécessaire quand on veut pleurer, d'aller chercher des morts, au-delà de trente siècles, & jusqu'au bout de l'univers ? La cendre de plusieurs de nos Héros subsiste encore, au lieu que celle des Anciens est tellement éparpillée, qu'il n'en reste pas la moindre trace....

Nous penserions d'après ces aveux, que vous n'aimez pas à vous attendrir : cependant on juge d'une belle ame à la manière dont elle s'attriste à la

repréſentation d'une tragédie : c'eſt à notre avis la meilleure école du ſentiment.

Abus : tant de riches qui ont un cœur de caillou, l'ammolliſſent-ils en allant tous les jours aux théâtres? Il y a une grande différence entre des ſentimens romaneſques & des ſentimens réels. Si l'homme le plus digne de commiſération veut être rebuté, qu'il paroiſſe à la porte d'un ſpectacle ; c'eſt alors qu'il entendra de toutes parts ces élégans qui ont bien pleuré, ces Marquiſes qui ont encore l'œil mouillé, lui dire du ton le plus inſolent, *retire toi* ; & tel eſt le fruit de ces tragédies ſi attendriſſantes.

Vous voudriez donc qu'on les ſupprimât, & qu'on eût ſoin de leur ſubſtituer des drames qui euſſent ſans doute pour objet la mort tragique de nos illuſtres François.

Il y auroit au moins plus d'analogie, & nous ſaurions ce que nous pleurons. Je ſuis né tellement ſenſi-

ble, que j'avois autrefois toujours présent le nécrologe des hommes célèbres ; & que lorsqu'un jour n'étoit pas rempli, j'aurois pleuré les morts de Pekin, plutôt que de donner quelqu'intervalle à ma sensibilité. J'ai enfin raisonné, & j'ai sagement pensé qu'il étoit ridicule de faire venir mes larmes de si loin : je me contente de jetter les yeux sur tant de personnes de ma connoissance que la mort me ravit, sur tant d'objets lugubres qui s'offrent sur mon passage, & j'en ai, je vous jure, plus qu'il n'en faut pour entretenir ma douleur.

Laissons les Grecs & les Romains dans l'histoire ; c'est là qu'il faut les retrouver, comme ayant été des Héros qui méritent certainement notre admiration ; mais réservons nos pleurs pour d'autres sujets.

Votre réflexion est d'autant plus juste, nous en convenons, qu'en les pleurant nous regrettons souvent des monstres qui furent les fléaux de l'humanité, où des idoles qui n'ont

d'autre mérite que d'être encensées.

Eh bien vous voyez qu'insensiblement je vous amènerois à ma manière de penser.

Pourquoi pas ? dès que vous nous laissez des Tragédies ; peu nous importe le sujet, il n'en sera même que plus intéressant, quand il sera plus rapproché de nous.

Tous les siècles ne se ressemblent sûrement pas, & au risque de passer pour visionnaire, j'ose avancer qu'il viendra un tems, & qu'il n'est peut-être pas éloigné, où l'on aura peine à concevoir que dans un pays comme la France, on ait eu besoin de mettre en jeu des simulacres Grecs & Romains, pour en faire un sujet d'amusement. On trouvera vraiment risible la manie d'habiller des personnages chimériques dans un costume qui nous paroît aujourd'hui ridicule.

D'ailleurs, Mesdames, si vous aimez tant à pleurer, si la suffocation causée par la douleur doit se compter désormais parmi vos plaisirs ; com-

ment pouvez-vous être ſenſibles à la déclamation dun Acteur, qui ne ſent rien de ce que ſa bouche exprime, & qui joue la triſteſſe, au lieu d'en être pénétré ?

Mais ne comptez-vous pour rien l'illuſion ? l'on ſe perſuade que cette douleur apparente n'eſt pas feinte ; Eh combien l'opinion n'a-t-elle pas d'aſcendant ſur les eſprits!

Oui ſans doute ; mais il s'agit ici de l'ame qui ne s'émeut pas ſi facilement ; les pleurs ſincères d'un malheureux ne peuvent nous toucher, & nous verſons des larmes ſur des maux imaginaires ; c'eſt bien ici le lieu de dire avec Boileau, le plus ſot animal à mon avis c'eſt l'homme : au reſte, chacun à ſon opinion, & la manière de penſer fut toujours arbitraire.

Juſte ciel, comme vous êtes ſévère dans vos jugemens ! Sans doute les Comédies doivent vous paroître également ridicules ?

Point du tout ; elles me ſemblent

au contraire bien plus intéressantes, en ce qu'elles sont une peinture réelle de nos mœurs; mais je vous avoue que je ne vas point les chercher aux spectacles, parce que je les trouve dans presque toutes les maisons. Les Comédies qu'on donne aux théâtres ne sont que la répétition de ce que nous voyons tous les jours. Est-il donc nécessaire que j'assiste aux pièces de Molière, pour rencontrer le Misantrope, l'Avare, le Tartuffe? que j'entende déclamer la Comédie de Regnard, pour avoir le Joueur sous mes yeux? Chaque Société présente ces portraits, avec la différence qu'ici ce sont des originaux, & que là ce ne sont que des copies.

Quand on pense comme vous, les spectacles ne sont pas coûteux; & l'on n'a besoin pour s'instruire, ou pour s'amuser, ni de Poëtes, ni de Comédiens.

Les meilleurs Acteurs se trouvent dans le monde. Croyez-vous, par exemple, que ce ne soit pas une bonne

Comédie de voir des enfans protester l'amour le plus tendre au père le plus avare & le plus dur, pendant qu'ils voudroient pouvoir dire notre père qui est dans les Cieux? Pensez-vous que ce n'est pas une jouissance, d'entendre une fille qui dit à sa mère, qu'un tel Cavalier lui déplaît, qu'elle ne peut absolument le souffrir, lorsqu'on sait qu'elle l'adore? Paris d'ailleurs est si fertile en événemens comiques, que chaque jour nous amène les historiettes les plus divertissantes. Pour peu qu'on soit au courant des avantures, on ne manque ni de sujets de rire, ni d'occasions de larmoyer.

Cependant vous conviendrez que le public auroit infiniment perdu, si Molière, que vous venez de citer n'eût pas fait les excellentes Comédies dont il a enrichi le théâtre François.

Je ne suis pas assez ridicule pout en douter; je lis volontiers toutes les pièces qui s'impriment; mais comme je ne puis me prêter à l'illusion du théâtre, convaincu que les Acteurs qui

jouent ne ſont nullement pénétrés, je n'y trouve aucun plaiſir. Tout cela dépend de la manière dont on eſt organiſé; & je ſuis convaincu, Meſdames, malgré votre amour exceſſif pour la Tragédie, que vous n'y paroîtriez jamais, ſi elle ne vous faiſoit aucune impreſſion.

Vous êtes urgent, quoique vous ſouteniez des paradoxes; & en même tems heureux de pouvoir vous paſſer de ſpectacles, par la raiſon que moins on a de beſoins, plus on eſt heureux. Ce n'eſt pas le ſentiment de notre extravagante Comteſſe qui trouve qu'il n'y a pas aſſez de nos cinq ſens pour nous amuſer, & qui en voudroit au moins une douzaine.

Mais, un ſpectacle que j'aime, c'eſt ſans doute le mouvement perpétuel qui règne dans ce lieu, & qui m'y procure la vue de tant d'acteurs différens. Je lis ſur leur viſage les diverſes paſſions; & j'obſerve, juſques dans leurs pas ce qui les agite & ce qui les conduit.

Sur cet article, nous ferons d'accord. Ici, plus que par-tout ailleurs, on prend les ridicules sur le fait, & l'on voit qu'à sa manière chacun est vraiment Comédien.

Le Monde est composé de personnages qui doublent leur esprit & leur cœur : ce qu'ils montrent, n'est jamais ce qu'ils sont. Quoi qu'il en soit, il faut pour une Ville immense des spectacles variés, les uns bons, les autres médiocres, afin de se mettre au niveau de tous les Citoyens.

Sans doute ils sont nécessaires ; mais je me souviens d'avoir vu Paris n'ayant que trois spectacles, qu'on ne fréquentoit pas même en été, parce qu'alors il étoit du bel air de faire croire qu'on alloit à la campagne ; & Paris suffisoit aux plaisirs de ses Habitans. Plus on multipliera les théâtres, plus on trouvera d'oisifs.

D'ailleurs n'est-il point à craindre qu'une Ville ne se livre trop à la volupté. L'on sait la peinture affreuse que Fenelon fait d'une Cité

plongée dans la molleſſe. Il n'y a que l'amour du travail qui rende le Peuple heureux, & qui donne aux Royaumes l'élaſticité dont ils ont beſoin pour ſe maintenir avec vigueur.

Nous ſommes de moitié avec vous ſur la critique que vous pourrez faire des petits Spectacles. Il eſt certain qu'il y règne ſouvent trop de liberté.

Cependant les femmes y vont.

Leſquelles, s'il vous plaît? Quand on ſe reſpecte ſoi même, on n'y paroît qu'en paſſant, moins par goût, que par curioſité.

Ceux qui les aiment avec tranſport ſeroient encore plus contens de Pekin que de Paris; l'on n'y peut faire un pas ſans rencontrer des farceurs qui s'attroupent, qui montent ſur des trétaux, & qui dans les plus heureux inpromptu, font une comédie bouffonne ſelon les règles: les rôles s'y diſtribuent ſur le champ; & dès le moment même chaque perſonnage parlant de l'abondance du cœur, remplit parfaitemant ſa tâche.

Nous nous ſouvenons d'avoir joué une pièce à la campagne de cette manière. Une Comédie, au bout du compte, n'eſt qu'une converſation ordinaire; & pour peu qu'on ait l'élocution facile & l'uſage des théâtres, on n'eſt point embaraſſé. Vous penſez bien qu'il ne s'agit point ici d'une comédie en vers : il n'y a que l'Italie où l'on trouve des improviſateurs qui verſifient auſſi facilement qu'ils parlent.

Je voudrois que la poéſie fût abſolument bannie de toutes les pièces comiques. Il n'eſt pas naturel qu'on rime en converſant : quant à la tragédie, elle a beſoin de mots pompeux; c'eſt une harmonie qui donne plus de charme aux penſées, plus de ton aux ſentimens.

Je vois en effet que nos vieilles tragédies ne ſe ſoutenoient que par la rime. On donnoit quittance du bon goût en faveur de la poéſie.

Je parlois une fois de ces pièces gothiques au Savant Père Bertier,

l'Auteur du Journal de Trévoux, cet homme qui formé dans une excellente école y prit tout le goût possible, & toutes les connoissances qui enrichissent le cœur & l'esprit. Il étoit alors à Gentilly, où le Collége de Louis-le-Grand avoit une petite maison de campagne, & nous y passames trois heures ensemble à discourir sur les révolutions de la littérature : sa mémoire qui le servoit au mieux, lui rappella des fragmens d'une vieille tragédie dont nous nous amusâmes singulièrement : elle avoit, me dit-il, pour sujet la conversion de Saint Augustin, & l'on voyoit sur le théâtre dix vertus & dix vices qui sous des habits analogues à leurs différens caractères, s'efforçoient de subjuguer son cœur.

Il y avoit sur-tout la gourmandise qui, tenant un plat rempli du gibier le plus exquis, tiroit Augustin par la manche, & lui adressoit ces grotesques paroles auxquelles on avoit voulu donner la tournure des vers. Gustin,

Guſtin, quitte ta pénitence, il faut faire bonbance, rien n'eſt tel qu'un feſtin.

On ne s'imagineroit pas comme le Saint répondoit à cette touchante invitation . . . . adieu perdraux, adieu caille, je ne veux plus faire ripaille, je veux coucher ſur la paille, ſans craindre qu'on s'en raille.

Je m'étonne de ce qu'on n'a point encore fait le recueil de toutes ces originalités , il piqueroit ſûrement la curioſité des Lecteurs; & l'on y trouveroit à travers les expreſſions les plus biſarres, des penſées heureuſes.

Cet Ouvrage feroit le pendant du Livre intitulé Dom *Gerondio*, où l'on a raſſemblé tout ce que les Prédicateurs Eſpagnols ont dit de plus burleſque & de plus étonnant. Il vaut Dom Guichotte dans ſon eſpèce; & le Jéſuite qui en eſt l'Auteur, ne pouvoit mieux s'y prendre pour réformer le mauvais goût.

C'eſt-à-dire, qu'il coulera les mauvais Prédicateurs à fond, comme

Michel Cervantes a détruit les Chevaliers errans. Il ne faut qu'un livre ou qu'une comédie pour extirper des vices ou des originalités qui deviennent insupportables. Nous devons au théâtre l'anéantissement des précieuses ridicules & des petits maîtres : on n'en voit plus dans nos Cercles que par extraits.

La pluie voulut user de ses droits dans un pays dont elle a pris possession depuis long-tems.

Mes deux Dames disparurent, & je gagnai les arcades où je trouvai une de ces demi-vertus qui, sans être ni libertine ni sage, attendoit une réponse de la Terre ou du Ciel. Elle avoit écrit à deux hommes riches qui pouvoient lui faire également du bien; mais l'un par le seul motif de la piété, l'autre par un principe tout-à-fait opposé : je tremblai pour elle, & je la quittai.

L'ARGENT.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

IL n'y avoit autrefois, me disoit un ami qui parcouroit les arcades, qu'une certaine classe de femmes qui crioit de toutes parts argent, argent; mais je m'apperçois qu'aujourd'hui c'est un cri général. Point de langue sur laquelle le mot argent ne soit placé, point de cœur qui n'en desire la jouissance : le pauvre en sa cabanne, le grand dans son palais, le souverain sur son trône, tous invoquent l'argent; l'enfant même qui bégaie ouvre ses petites mains pour en recevoir.

Il est certain qu'on l'a toujours aimé, que les plus anciennes satyres frondent la cupidité des hommes &

l'avidité des avares ; mais le luxe qui ne connoît maintenant plus de bornes à divinisé l'argent. On sacrifie tout au bonheur d'en avoir ; & le plus dévôt même qui ne semble occupé que du Ciel, ne regarde point l'argent avec indifférence : ne fut-ce que pour faire de bonnes œuvres, il lui paroît d'une couleur & d'une matière extrêmement attrayante.

Mais il y eut toujours un luxe démesuré ; c'est lui qui perdît les Romains, & qui entassoit des piles d'argenterie chez nos pères : on les voyoit faire parade des plus magnifiques buffets, & leurs habits étoient souvent tissus d'or.

Oui sans doute ; mais vous ne dites pas que ces dépenses une fois faites, l'on vivoit avec économie, au lieu qu'aujourd'hui chaque jour nouvelles emplettes : on rafine, on varie, & l'on ne sauroit croire combien la main-d'œuvre devient chère. On se ruine à n'avoir point d'habits, disoit ingénieusement

nieusement une Duchesse, parce que celui de la veille n'est plus portable le lendemain.

Paris sur-tout est un gouffre où l'argent s'absorbe dans un clin-d'œil. Je n'estime un louis que six francs dès qu'on l'a changé ; il semble qu'il se volatilise & qu'il s'évapore : des superfluités sans nombre sont devenues des besoins ; & la simple existence de l'homme est aujourd'hui tellement surchargée, qu'on regarde des équipages, des glaces, des bijoux, des tableaux, comme faisant partie de lui-même ; on ne se croit pas assez grand en s'isolant de tout ce qui nous environne, & cependant nous n'avons besoin que de notre ame pour nous trouver plus admirables que l'univers.

Tant que nous sommes relégués dans un monde matériel & frivole, où l'on ne peut se procurer ni secours ni considération que par le moyen de l'argent, ce métal nous paroît le comble du bonheur.

On ſait que le mérite ne va pas loin ſans argent, qu'on a plutôt fait en jugeant une perſonne par le faſte qu'elle étale, que par les vertus qu'elle poſsède, qu'enfin on eſt rarement d'accord ſur les réputations, & que l'argent eſt un ſigne ſenſible qui décide tout-à-coup la queſtion. Laiſſez paſſer Monſieur, dit un Suiſſe en voyant un habit brodé, ce qu'il ne dira pas en voyant l'homme le plus ſavant.

Convenez néanmoins que nous devons être ſingulièrement humiliés de voir notre exiſtence attachée à un vil métal, qui ne peut nous être utile qu'en ceſſant d'être à nous.

Oui ſans doute; mais ſans lui nous ne ſommes pas libres : eh qu'y a-t-il de plus précieux que la liberté!

Nous ne ſommes pas libres? quel ſophiſme! & c'eſt l'argent même qui nous rend eſclaves.

Je n'ai qu'une queſtion à vous faire : paſſerez-vous d'un pays dans un autre? vous procurerez-vous les choſes que

vous desirez avoir ? éviterez-vous la poursuite d'un créancier, si l'argent vous manque ?

Argent, argent & toujours argent, si l'on veut être libre & si l'on veut exister ; aussi le recherche-t-on le jour & la nuit, aussi occupe-t il presque tous les esprits : il en faut pour naître, il en faut pour mourir, & même après la mort pour se faire inhumer.

Eh! qui le sait mieux que moi? Je gage que sur cent personnes qu'on rencontre dès le matin, il y en a plus de quatre-vingt-dix qui ont déjà mis la main à la poche pour répandre quelqu'argent, excepté ces Chevaliers d'industrie qui ne trouvent d'argent que dans la bourse d'autrui, & qui n'ont pas moins d'ardeur à fondre un louis d'or, qu'à se le procurer.

Chose vraiment inconcevable que la manière dont la jeunesse attire & repousse continuellement l'argent ! à peine tombe-t-il dans ses mains, qu'elle ne peut l'y souffrir ; il faut au

risque de se trouver sans gîte, sans habit, qu'il soit dépensé.

Personne ne peut mieux vous en instruire que les joueurs & les usuriers; c'est chez eux qu'on s'abîme, en croyant se relever; les uns vous dépouillent, les autres vous distillent, & l'on ne survit à ce double désastre, que pour jetter les hauts cris; ce qui fait dire à notre ami commun, que les jeunes gens dans Paris après avoir débuté par la rue des Mauvais-Garçons, la rue Vide-Gousset, finissent par celle du Grand-Hurleur.

Je vois qu'il en est de l'argent comme de la santé dont on ne connoît le prix que lorsqu'on l'a perdue. Cependant, selon la réflexion d'un Philosophe, c'est un métal que bien des personnes doivent révérer; les unes lui devant le droit de se présenter à la Cour, les autres celui de se tirrer. Eh! qui auroit jamais vu le rôturier d'Argon à la table des Princes, si le jeu ne l'eût ennobli, ce jeu qui fait

plus de Comtes & de Marquis, que n'en firent tous les Généalogistes présens & passés.

Je sais qu'on ne me regardoit pas avant d'avoir reueilli ma succession, & que depuis cette époque, on se prosterne presqu'à mes pieds. L'autre soir je m'entendois appeller mon Prince, & c'étoit une de ces *pipistrelles*, selon le terme Italien, qui, pour amorcer des pratiques sont tantôt en plein-vent, & tantôt en espalier; on leur avoit dit que je venois d'hériter: l'argent est chez elles bien plus fort que l'amour.

Et chez nous de même, croyez-moi: je puis vous en donner un exemple. Un homme que vous connoissez s'annonçoit depuis nombre d'années, comme prêt à sacrifier ce qu'il y a de plus cher au monde pour une maîtresse qu'il entretenoit à Belleville; on lui dit qu'un parent lui donnera dix mille louis, s'il veut renoncer à la voir, & il répond quelle horreur!

On insiste quelques jours après, &

il s'écrie, maudit ſoit le parent & ſon préſent.

On revient encore à la charge, & il entre en fureur : n'eût-il que du pain d'orge, il rougiroit d'accepter un pareil marché.

La nuit donne conſeil : dix mille louis ! & qu'on lui diſoit tout neufs. .... il voulut en voir une centaine, uniquement pour examiner s'ils étoient bien frappés ; il demande enſuite ſi la ſomme formeroit un gros volume. A Dieu ne plaiſe qu'il ait un autre deſſein que de ſatisfaire une ſimple curioſité.

On le contente ... on lui fait porter les deux cents quarante mille livres en queſtion ; mais j'ai des ſoupçons, dit-il à ſon Valet-de-Chambre qu'il fait appeller, que Mademoiſelle de ** ne m'eſt plus auſſi attachée ; que même elle voit quelqu'un .... l'argent lui mérite une réponſe telle qu'il l'attend.. On plaint la peine de ceux qui ont apporté la ſomme, & l'on penſe qu'il ne faut pas leur impoſer le même

fardeau. Enfin l'affaire se conclud; la Demoiselle, par une lettre en bonne forme, est congédiée, & l'argent reste. On prend maison, un bel équipage; on brille, on festine, & l'on se lamente à Belleville, tandis qu'on danse à Paris. Argent, argent, rien ne te résiste.

C'est un métal, disoit le Maréchal Fabert, qui prend toutes les formes agréables, tantôt se métamorphosant en superbes habits, tantôt en riches tableaux, & tantôt en précieux diamans; il devient en un mot tout ce qu'on veut, personne ne l'ignore, & l'on en voit la preuve chez tant de Bateleurs, que l'argent multiplie sous toutes les formes.

Encore s'il ne servoit qu'à des tours de passe-passe, mais il est le mobile des plus grandes scélératesses, presque tous les crimes l'ayant pour instigateur. Mille fois il occasionna des suïcides, il persuada des atrocités, & dans ce moment même, combien de brigands ne met-il pas en action.

Si l'on faisoit un Ouvrage à deux

colonnes où l'on exposât d'un côté les biens qu'il a produit, de l'autre les malheurs qu'il a causé, en sortiroit-il victorieux ? Je défie tous les financiers du monde de me résoudre la question.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le siècle d'or fut le siècle de l'innocence parce qu'alors il n'y avoit ni or, ni argent.

En ce cas, nous en sommes bien éloignés, surtout à Paris où le numéraire est plus considérable qu'en aucune ville du monde ; mais les fortunes y sont tellement disproportionnées, que d'un côté c'est la plus étonnante richesse, de l'autre la plus affreuse indigence.

Eh bien ! je suis sûr qu'à la fin de l'année, l'homme le plus opulent, & l'homme le plus pauvre, sont au même niveau. L'un n'a rien parce qu'il n'avoit rien, & l'autre pas d'avantage, parce qu'il a tout dépensé.

J'aime singulierement à voir ces riches qui savent toujours perdre, &

jamais donner, j'aime à les voir entièrement ruinés. C'est une satisfaction pour le sage, & la justification d'une providence qui ne fait rien qu'avec proportion & mesure. D'ailleurs tout est relatif ; & le pauvre qui n'a qu'un louis, se croit aussi riche que l'homme de fortune qui en a cent mille.

J'ébauchai jadis un ouvrage sur la manière de bien employer l'argent ; mais il me parut qu'il y a tant d'opinions bisares, relativement à cet objet, qu'un livre de cette nature n'auroit été goûté de personne. Les dépenses suivent les modes, les passions, les caprices, les goûts, de sorte que l'emploi de l'argent ne se calcule presque jamais d'après la raison. Il est si difficile d'être économe sans être avare, généreux sans être prodigue, que toutes les leçons qu'on peut donner à ce sujet, ne peuvent avoir rien de fixe, & de précis. Les besoins chez tous les hommes ne sont pas les mêmes, & c'est travailler en

l'air que d'établir une régle générale ſur cet article.

Vous parlez d'autant plus juſte, que rien ne rend les hommes auſſi minutieux, que l'uſage de l'argent. Chez les hommes mêmes les plus prodigues, il eſt des actes de lézine qu'on ne peut concevoir; ils jettent l'or à pleines mains, dans le tems qu'ils refuſent le plus petit ſalaire à celui qui les ſert. Je connois un étranger qui partage ſon année entre la plus ſordide avarice, & la plus étonnante profuſion. La demande d'une ſeule obole le tue pendant le premier ſemeſtre; & pendant le ſecond, il offre l'or à quiconque en veut prendre.

Autant d'abus qui prouvent que la ſubſiſtance de l'homme ne devoit point être attachée à l'argent, & que c'eſt uniquement notre cupidité qui dénatura les choſes dans le premier principe.

Pour moi je n'en déſire que pour

n'y pas penser; personne ne s'en occupant d'avantage que celui qui n'en a point.

Mais tout le monde en auroit assez, si l'on ne donnoit à la nature que ce qu'elle a droit d'exiger.

Tant que les hommes auront des passions, ne vous attendez pas à voir cette heureuse révolution.

Sans elles l'argent n'iroit pas loin.

Alors il deviendroit ce qu'il doit être : le trésor où les malheureux pourroient continuellement puiser.

Mais je connois des personnes vertueuses qui ne donnent rien.

Je les défie d'avoir de la vertu, sans secourir leur prochain. Fut-on chaste comme Susanne ? on n'a pas de mœurs si l'on n'est bienfaisant.

Les mœurs à votre compte, embrasseroient tous les devoirs ?

En pouvez-vous douter ? Ce n'est que par un déplorable abus que l'éducation qu'on reçoit dans un Collège, semble les restreindre à la chasteté. Un avare, un ivrogne,

un mèdisant, un brutal : autant de personnages sans mœurs !

Nous venions d'épuiser nos réflexions sur l'argent, quand nous vîmes passer un jeune Américain, qui sans doute l'avoit en horreur. Il *cuivre*, nous dit un original ; & c'est maintenant le terme qu'on emploie pour désigner un petit maître dont les boucles d'oreilles, & de souliers sont d'un vil métal.

Mais ne savez-vous pas que les Américains sont toujours riches. Ils ont le bonheur de créer des cent mille livres de rente à volonté, & de se les approprier en idée.

Pour moi je les aime malgré la jactance de leurs possessions, en ce qu'ils sont hospitaliers. On me racontoit l'autre jour, qu'un jeune Chevalier d'industrie passa jadis au Cap, & qu'introduit par hasard chez un habitant qui le reçut avec bonté, il y demeura cinquante ans, en disant toujours je pars demain.

LES LYCÉES.

HUITIEME ENTRETIEN.

LES dépenses d'esprit qu'on fait maintenant de toutes parts devoient enfin produire de pareils établissemens. Il ne nous suffisoit pas d'avoir de nouvelles brochures à chaque heure de la journée, de rencontrer des Philosophes, & des Littérateurs à tout instant ; il nous falloit encore des Lycées.

Ce fut le début d'une femme savante qui se disposoit à s'y rendre ; elle attendoit l'heure au Palais-Royal, & comme sa conversation n'est pas moins agréable qu'instructive, elle n'eût pas de peine à m'arrêter.

J'appris d'elle-même combien il lui en avoit coûté d'efforts, avant

de ſe montrer au lycée. Il me ſembloit, dit-elle, qu'on alloit me chamarer de ridicules, la mode ne voulant pas qu'une femme puiſſe prendre place parmi les Savans. Cela eſt ſi vrai que dans le nouvel ouvrage de la confeſſion de l'année 1785, on nous apelle des Académiciens en juppon.

Eh ! qu'importe ſi les connoiſſances dont les femmes ſont ſuſceptibles, vous ouvrent le ſanctuaire des ſciences. Soyez bien convaincue que ceux qui voudroient vous en refuſer l'entrée n'en ont pas la clé ; il n'y a point d'homme vraiment inſtruit qui ne ſoit charmé de voir le Sexe en relation avec les Muſes, plutôt qu'avec des Marchandes de mode.

On nous ſoupçonne toujours d'être auſſi vaines que babillardes, pour peu que nous préférions la ſcience aux pompons ; & il faut avouer qu'un pareil ſoupçon n'eſt pas toujours mal fondé.

Cependant, Madame, j'ai vu

dans l'Italie la célebre Laurea Baſſi donner des leçons publiques de philoſophie ; l'illuſtrė Corylla ſe faire couronner au Capitole, pour avoir mérité cet honneur par le rare talent d'improviſer en vers ; & je rends juſtice à leur modeſtie.

Au reſte, c'eſt peut-être moins à nous-mêmes qu'aux Lycées qu'on en veut ; il n'y a point de nouvel établiſſement qui ne ſubiſſe la critique. Pourrois-je vous demander ce que vous en penſez ?

Qu'on ne ſauroit trop multiplier dans une ville comme Paris, les occaſions de s'occuper utilement ; qu'il étoit à propos d'interrompre tant de converſations oiſives, & ſuperflues, dont la médiſance, où l'ennui fait la baſe ; & qu'en nourriſſant l'eſprit, on lui fournit les moyens de ſervir la Patrie.

Je crains néanmoins que cela ne produiſe une engeance de petits ſuffiſans qui décideront de tout, parce qu'ils croiront tout ſavoir. Con-

verez que nous ſerions perdus ſi ce malheur venoit à ſe réaliſer, le ſiècle ne nous ayant déja que trop amené de beaux eſprits & de petits Auteurs.

On n'oſeroit rien entreprendre, ſi l'on n'enviſageoit que les abus. Dans Athènes même où commencèrent les Lycées, il en réſulta des murmures & des inconvéniens; cela n'a point empêché l'Italie de copier de toutes parts une auſſi ſage inſtitution, & chaque ville un peu conſidérable de ce délicieux pays, s'applaudit d'avoir une ſociété qui s'occupe des Lettres.

Mais nous en occuperons-nous long-temps? & n'eſt-ce point à titre de nouveauté, que les Lycées ſont maintenant en faveur. On leur reproche déjà d'avoir des Diſſertateurs qui ne font des périodes rondes & quarrées, que pour alimenter leur orgueil, & que pour ſe meſurer avec les Académies.

Eh! que vous importe qu'un Rheteur plein de lui-même, envoie à la

quête son amour-propre & ses yeux pour mandier des applaudissemens & des regards quand il lit un de ses Ouvrages, s'il ne vous lit rien que de bon ? Qu'un Poëte se livre à l'enthousiasme de la vanité, lorsqu'il vous débite des vers, s'il leur donne l'empreinte du Parnasse? N'ont-ils pas alors bien rempli leur tâche ?

C'est là précisément sur quoi l'on n'est pas d'accord ; un tiers les admire, les deux tiers s'en moquent ou les critiquent.

Ne savez-vous pas que la jalousie ne manque jamais de se ménager une place dans toutes les sociétés, pour y décrier tous les Ouvrages ?

Je connois toute sa malignité ; ce qui me fait dire que si les hommes croient créer les fleurs, comme ils ont produit leurs Livres, on s'acharneroit à dénigrer les fleurs.

Il n'y a pas de doute qu'alors le bluet auroit tort d'être bleu, la rose d'avoir des épines, le lys de n'être pas

moucheté. Eh! combien toute la nature elle-même, si l'homme y eût mis la main, ne seroit-elle pas décriée : on ne lui pardonneroit pas ces disparates qui placent des orties parmi des violettes, un marais près d'un ruisseau limpide; & il y auroit des Critiques qui trouveroient les feuilles du myrthe trop étroites, celles de l'oranger trop larges, qui feroient enfin le procès à la plûpart des plantes & des arbres, peut être même au firmament.

Mais, Monsieur, ne craignez-vous pas qu'à force de Club & de Lycées, l'esprit ne fasse une explosion, & qu'il ne s'éparpille de manière qu'il n'en reste plus que des bluettes. Cela ramèneroit les tems barbares.

Il n'y a pas de doute que tôt ou tard il viendra un tems d'ignorance; c'est la marche de l'esprit humain, la suite des guerres & des révolutions ; mais cette ignorance ne sera point aussi profonde que celle du neuvième & dixième siècle. L'Imprimerie qui

n'exiſtoit pas alors, rendra moins épais les nuages qui pourront couvrir alors la ſurface de la terre.

Vous me raſſurez, car je m'intéreſſe infiniment à nos neveux, quoique je ne doive jamais les voir, c'eſt-à-dire, Madame, que vous reſſentiriez une vraie douleur, s'ils ne devoient point avoir de lycées.

Ils ont ſans doute leur mérite, ne fut-ce que celui de nous perfectionner dans l'Art d'écrire & de parler: on y lit des Diſſertations capables d'opérer ce double avantage.

Il eſt d'autant plus néceſſaire, que malgré notre élégance & la multiplicité des Livres qui s'impriment, ils pourront corriger des vices de ſtile impardonnables chez nos meilleurs Auteurs, par exemple ces *Hiatus* dont notre proſe abonde. Voltaire lui-même ne s'en eſt pas garanti; & je ne vois que l'Abbé Guidi dont les Ouvrages ſont vigoureuſement écrits, qui n'ait point donné dans ce défaut.

Je profiterai de votre réflexion pour engager nos Puriſtes à traiter ce ſujet. On aime la pompe dans nos Lycées ; & l'emphaſe avec laquelle ils s'en acquitteront réveillera sûrement l'attention.

Je ne m'étonne plus ſi la Baronne ** ſe fit faire une robe d'une étoffe rare pour paroître à la première ſéance.

Il arriva même à ce ſujet un plaiſant quiproquo. Une petite maîtreſſe qui entendit dire à ſa Femme-de-Chambre donnez-moi ma robe de *Lycée*, s'imagina qu'il exiſtoit une nouvelle étoffe de ce nom, & dès le jour même elle courut chez tous les Marchands de ſoyerie demander du *Lycée*, d'où elle revient furieuſe de n'en avoir pas trouvé.

Je ſavois cette hiſtoire : peut-être en viendra-t-on quelque jour à nous donner un uniforme qu'on prendroit les jours de ſéance. Il y a long-tems que nos Académiciens devroient avoir une marque diſtinctive, ſur-tout lorſqu'ils s'aſſemblent en cérémonie. L'on

ne peut trop honorer les Lettres; la plûpart des hommes aiment ce qui frappe les yeux. On donne ſouvent aux Artiſtes le cordon noir.

Ce qui nous embarraſſeroit ce ſeroit la couleur, & je ſuis sûre, Monſieur, que toutes les femmes du Lycée ne s'accorderoient point ſur cet objet.

Comme il eſt queſtion d'honorer les Muſes on prendroit la couleur de l'immortelle; mais il y en a de jaunes, il y en a de violettes, nouvel embarras.

Vous avez ſans doute, Madame, des ſtatuts.

On y travaille.

Les Etrangers deſiroient depuis long-tems de pareils établiſſemens. On eſt charmé de trouver une ſociété choiſie dans un pays où l'on n'a point encore de connoiſſances: d'ailleurs, l'avantage de s'inſtruire & de former des liaiſons ne peut être trop apprétié.

Mais l'heure s'avance; & un Agréable que j'attends pour me donner la

main n'arrive point. Oui, les hommes ſont mille fois pires que nous pour ſe faire attendre, & ce qui me fâche, c'eſt qu'au lieu d'avouer leur tort, ils ont toujours des excuſes à leur diſpoſition.

Peut-être le connoiſſez-vous? ſon eſprit a pouſſé preſque dans un moment; il arriva de ſa province il y a quelques années, & je regardois toujours à ſes mains s'il n'avoit ni griffes, ni ergots, tant il étoit ſtupide & groſſier; il a lu, il a vu, il a écouté, & maintenant il en vaut bien un autre.

Les Lycées vont achever de le perfectionner.

Oui, pourvu qu'il n'y prenne pas le ton de la fatuité. Mon petit Couſin l'Abbé n'eſt plus ſupportable depuis qu'il les fréquente; ſon mérite lui paroît avoir cru de plus de mille coudées: la hauteur des pyramides d'Egypte n'y fait rien.

Je veux le mettre à la Société filantropique; cet amour du bien qui en

eſt le principal objet, pourra le diſtraire de ſon orgueil.

Sans doute, Madame, que vous êtes de cet établiſſement.

Juſqu'ici je me ſuis contentée de l'admirer; mais il ſera bien difficile que je réſiſte aux attraits d'une pareille Société.

C'eſt le triomphe de l'humanité, & le ſiècle s'en honore. Il eſt ſi beau d'être bienfaiſant que le monde & la religion s'accordent entièrement ſur ce point.

Voilà cependant mon Ecuyer.

Je ſuis au déſeſpoir, Madame, de vous avoir fait attendre; mais je n'apprends que dans le moment qu'on commence dès ſix heures.

J'avois bien dit que vous auriez encore raiſon : ſavez-vous qu'eſt-ce qui lira ?

Non : mais je ſais qu'on doit lire une Diſſertation ſur la Poéſie.

C'eſt excellent, pourvu que cela ne multiplie pas le nombre de nos petits

Poëtes. Un quatrain imprimé du tems du Cardinal de Richelieu, disoit quelque chose; alors les Versificateurs n'étoient point autant multipliés; mais dire maintenant au Public lisez-moi, parce qu'on met au jour une petite idylle, un petit bouquet, un petit madrigal: il y a dans cette manière de faire, plus de hardiesse que de raison.

Oh! Madame, quoique la modestie soit le falbala du talent, comme dit une petite maîtresse, on n'aime point aujourd'hui un savoir modeste: on veut à toute force être imprimé, ne fût-ce que sur la couverture du Mercure.

Un jeune homme disoit l'an dernier au lit de la mort, je ne regrette la vie que parce que douze vers qui sont dans mon porte-feuille, n'ont point été imprimés. Son Médecin voulut les voir, croyant y trouver l'élixir du génie; à peine étoient-ils françois; mais il les escamota, les fit mettre sous presse, il n'y avoit point de

de tems à perdre. Un jour plus tard le malade n'étoit plus; & sitôt qu'il les vît en beau papier, en beau caractère, il revînt en santé.

Notre volumineux Abbé Commendataire pense comme vous sur cet article; & comme il aime singulièrement la bonne chère, il tire toutes ses comparaisons de cet objet. La poésie, me disoit-il un jour étant la friandise de l'esprit, doit être excellente, au lieu que la prose est une nourriture ordinaire dont on se contente, pourvu qu'elle ne soit pas mauvaise.

Cinq heures & demie nous séparèrent; & moi qui n'ai point l'honneur d'aller aux Lycées, parce que j'ai peur des esprits, j'entrai chez un Libraire, & je demandai la brochure du moment.

On m'en remit une qu'on pouvoit appeller un hachis; mais il y avoit des phrases costumées selon les mœurs du tems; car aujourd'hui on fait les habiller à la manière des poupées. Je m'en amusai, & cela me servit de

délaſſement à l'ombre de ces faſtueux maronniers qui magnifiques & de nul rapport, ne reſſemblent pas mal à ces Seigneurs, qui n'ont de grandeur que le luxe & l'orgueil.

LES CONFIDENCES.

Neuvième Entretien.

Elles étoient deux jolies veuves qui parfumées de l'eſſence des jonquilles & de roſes, embaumoient l'air, & caquetoient d'un ton myſtérieux, lorſque le haſard me plaça dans leur voiſinage, mais de manière à tout entendre, & à n'être point apperçu : l'une s'exhaloit en ſoupirs, & l'autre s'efforçoit de la conſoler.

Mais, ... c'eſt qu'il étoit ſi facile à mener, malgré ſa vivacité, diſoit l'affligée, que je ne trouverai plus ſon pareil.

Ignorez-vous donc, répondoit ſon amie, que nous pétriſſons les caractères comme nous les déſirons, & qu'une femme eſt vraiment imbé-

cille, quand elle ſe rend l'eſclave d'un amant ou d'un mari. Tantôt nos charmes, tantôt nos emportemens; il n'y a pas de meilleur moyen de ſubjuguer une reſiſtance opiniâtre.

— Et la bouderie ? la comptez-vous pour rien ? c'eſt la choſe qui m'a toujours le mieux réuſſi; je n'avois pas d'autre arme contre le pauvre défunt, quand il prenoit un air colérique. Hélas! j'ai toujours ſa phyſionomie préſente.

Comme s'il n'y avoit dans le monde qu'un ſeul nez Aquilin, & que deux yeux bleus : le haſard eſt pour nous un bon ami ; il vous donnera un autre époux, vous le méritez.

Mais, vous ſavez que ma tante eſt née pour être mon tourment, & que relativement à ſa ſucceſſion je devrai la conſulter.

Si vous écoutez les tantes vous êtes perdue ; elles ſont preſque toutes acariâtres, plus exigeantes que les mères mêmes ; j'en ai deux pour l'expiation de mes péchés, l'une Janſé-

nifte, l'autre Molinifte ; & quand je m'établis, ce fut à leur inſçu. Elles vouloient me donner, & qui ? . . Je n'oſe ſeulement y penſer ; & qui ? Un Militaire ſans œil & ſans main ; c'eſt bien la moindre choſe qu'un époux ne ſoit pas maléficié.

Le Ciel m'eſt témoin que je ne viens ici que pour retrouver mon adorable mari dans la figure de quelque jeune homme qui lui reſſemblera : car je l'aimois avec paſſion.

L'épouſeriez-vous donc ſur une ſimple reſſemblance ?

Je ſuis capable de tout, pourvu qu'il ait des rapports avec le défunt.

Mais encore ?

Ma chère, la douleur, comme l'amour ne raiſonne point.

Vous ne feriez cependant pas comme des Ducheſſes qui perdent le tabouret pour des caprices dont elles ne pourroient rendre raiſon.

J'aime tant le défunt, que tout ce qui me le rapellera me ſera infiniment précieux.

Quant à moi je viſe uniquement à la bonhommie, lorſque je me remarirai. J'ai payé à des trop gros intérêts l'eſprit de mon époux, pour en reprendre un qui ſoit ſpirituel. Ne s'aviſoit-il pas de me lire des Livres qui ne finiſſoient point, au lieu de ſe coucher ; ſouvent trois heures après minuit ſonnèrent, qu'il avoit encore une brochure à la main.

Le ſommeil pendant ce tems-là paſſoit donc chez vos voiſins ?

Vous avez peu connu mon mari ; ſi vous n'avez pas ſu qu'il aimoit, & même fortement.

Il avoit donc une maîtreſſe ?

Dites plus de ſix.

Qui ? lui ! juſte Ciel ! comme on ne connoît pas les perſonnes à la mine : tout joli qu'il étoit, il avoit l'air de l'indifférence même.

Cependant ſes Maîtreſſes étoient bien connues.

Mais vous n'en dites rien ?

Il eſt inutile de révéler le ſecret des morts ; c'étoient les Marquiſes

Lambert, de la Fayette, du Châtelet; Mesdames de Sevigné, des Houlieres, d'Acier. Il abandonnoit tout pour elles, jusqu'à moi-même, qui n'osois approcher quand il faisoit la partie de s'enfermer avec elles.

Ma foi, je ne m'attendois pas à ce dénouement. Ce qui peut vous consoler, c'est qu'il n'en a point eu d'enfans; & que les maris à la mode ont souvent plus de bâtards que de fils légitimes.

Aurre avantage : un époux de la sorte ne vous tourmentoit pas, quoique l'indifférence est, à mon égard, pire que tout le reste. Autant prendre un mari chez Curtius, que d'avoir un homme qui ne sait vous dire ni bon jour, ni bon soir.

Pour le mien, il ne lisoit point du tout, & je m'en trouvois beaucoup mieux.

Savez-vous que ma belle-mère, en dépit de son âge, conduit une intrigue avec toute l'adresse possible.

Tant mieux, elle pourra vous trou-

ver un époux aussi riche qu'aimable.

Mais c'est pour elle-même, & non pour moi. Vous ne pourriez vous imaginer combien elle se rajeunit depuis trois mois.

Et sa figure se prête-t-elle à ses désirs ?

Pas mal : voici d'ailleurs comme elle raisonne. A soixante ans l'on est trois fois aimable, parce qu'on l'est beaucoup à vingt.

Bien des femmes s'accommoderont de cette arithmétique. Je la vis hier fort parée, & comme une personne qui a quelque dessein. D'après votre aveu, je crains quelle n'épouse ce grand imbécille à qui la Marquise vouloit faire mettre un collier, de peur qu'il ne vînt à se perdre ; car il est stupide au point de ne pas reconnoître son gîte.

Je m'attends à tout. Notre Sexe, entre nous, est bien déraisonnable dans ses amours ; & encore heureusement on n'en fait que la moitié.

Les hommes le sont-ils moins ?

Non ſans doute ; mais en faiſant le partage des vices & des vertus ; ils ont voulu que nous euſſions pour lot la pudeur qui les eût étouffé ; & qui nous oblige à une plus grande retenue. — Mille fois ſi j'avois oſé ; j'aurois fait des avances à des gens qui me plaiſoient, non sûrement par amour, mais par pure amitié.

C'eſt bon pour le propos ; l'amitié chez nous devient bientôt amour.

Il y en a toujours un petit brin. Mais quand je penſe à la manière dont les hommes voltigent de belle en belle, j'envie preſque leur liberté !

Et c'eſt-là ce qui doit nous déſeſpérer ; car enfin avec une pareille manie, ils n'aiment point conſtamment.

Croyez-moi, la conſtance en amour eſt une obſeſſion. D'ailleurs un homme qui courtiſe toutes les femmes les unes après les autres, fête plus le Sexe, que celui qui n'en adore qu'une ; & ſi chacun étoit fidèle à

ſa chacune, nous ne pourrions jamais eſpérer de faire un amant, à moins de le prendre dès l'âge de quatorze ans. Ainſi maintenant que vous cherchez un époux, il vous faudroit attendre la mort d'une maîtreſſe, ou d'une femme, pour le pouvoir trouver.

Rien de plus malhonnête à l'égard de toutes les demoiſelles, qu'un original qui s'aviſe de n'en aimer qu'une. Fut-il parmi les Graces : il ſoupire, il languit, il s'ennuie s'il ne voit l'objet qui l'enflamme. Pour tout autre il eſt mort.

Suppoſez pour un moment du ſentiment à toutes les fleurs, & qu'un homme arrive dans un parterre, pour n'y admirer que la renoncule. Croyez-vous que toutes les autres ſeront bien contentes? C'eſt alors que la jonquille, l'anémone, l'œillet, la tulippe, jetteront les hauts cris. Quel impoli, diront-elles, il ne nous regarde pas.

Eh bien! c'eſt la même conduite

à notre égard, quand un amoureux transi nous aborde.

Vos réflexions sont assez justes, & comme vous dites réellement, ce seroit une obsession qu'un amour trop persévérant. Il faudroit alors aimer le même objet jusqu'à la vieillesse inclusivement; & le mari qui commence à tousser, n'est plus fait pour être amant.

Madame, Madame, regardez ce grand jeune-homme qui caresse son menton; n'est-il pas vrai qu'il ressemble au défunt? Eh bien! que vous en dit le cœur?

Il n'a pas la jambe aussi bien faite que lui.

Ne croyez pas trouver une ressemblance depuis la tête jusqu'aux pieds: on rencontre quelques traits; l'imagination fait le reste.

C'est elle qui a perdu la petite Comtesse. Frappée d'un objet qu'elle adore, au moment que son mari lui témoignoit la plus grande sensibilité, ne va-t-elle pas le nommer, en pre-

nant son époux pour lui-même : voilà ce que fait l'imagination !

C'est pour cela que je n'ai jamais voulu m'y livrer : je crains ses étourderies plus que le feu. M. de Fénelon la définissoit au mieux en la nommant la folle de la maison.

Madame Guyon lui avoit appris à s'en méfier ; & il faut avouer que dans ses extases elle étoit bien extravagante.

Croyez-moi : nous ne le sommes pas moins, à la différence qu'elle étoit folle pour le Quietisme, comme nous ne le sommes que trop souvent pour la galanterie.

Les hommes l'ont ainsi voulu ; car, au bout du compte si l'on nous eut permis d'être Officiers, Magistrats, Financiers, notre cœur n'eut pas tant galoppé. Il est absurde de s'imaginer qu'un serein, qu'un chien, & qu'un chat, doivent suffire à nos loisirs ; & c'est cependant à quoi nous réduisent nos maris, qui occupés de leurs intrigues, ou de leurs

affaires, vont, viennent & s'amusent; ils voudroient qu'une femme toujours concentrée dans sa maison, pût se suffire à soi-même; & la chose est impossible.

Cette réflexion devroit nous engager à rester veuves. Voyez cette Baronne qui passe; jamais veuvage ne fut plus égayé. Dans un mariage, dit-elle, on se doit toute entière à son mari; dans un veuvage, on se doit à tout le monde; je ne sais trop comme elle l'entend.

Pour moi si j'avois des enfans, je ne m'appliquerois qu'à les élever; & mon cœur plein de l'amour maternel, n'auroit point d'autre desir.

Oh! le mariage par la manière dont on le gouverne, n'a rien de trop assujettissant; y a-t-il des brouilleries? ce sont des redoublemens d'amitié. Il s'agit seulement dès les premiers jours de nôces, de ne point laisser prendre le grappin sur soi: c'est à qui deviendra maître dans ce moment-là.

Je ſavois cette rubrique, & ſur ce chapitre je gagnai de vîteſſe mon époux. Je fus ſi douce la veille, mais ſi décidée le lendemain, qu'il y eût toujours dans ſes manières quelque choſe de reſpectueux.

On devroit donner à chaque fille qui ſe marie, un petit code inſtructif ſur la manière de ſe conduire.

Qu'on me charge de le faire, & ſûrement les femmes m'en remercieront. Mais voilà le jeune homme qui revient: ne nous auroit-il point entendue ſur ſa reſſemblance avec le mari?

J'en doute; d'ailleurs ces élégans s'imaginent qu'il n'y a dans ce lieu que des femmes ſuſpectes; autrement ils ne viendroient pas nous regarder d'un air ſi cavalier.

Voilà ce que font ces malheureuſes modes; elles mettent dans une promenade publique toutes les femmes au même niveau; & encore la Comteſſe que vous connoiſſez, s'applaudit-elle d'être priſe pour une fille, en ce

que cela lui procure des œillades.

Qu'elle ne badine pas : elle y ſera priſe. La Baronne n'eſt devenue réellement coquette, que pour en avoir fait l'eſſai : tout en diſant ce n'eſt que curioſité, ſon cœur a trémouſſé ; & le jeune fou qu'elle a pris pour ſon mari, eſt devenu ſon tyran.

Il y a quelque tems que me trouvant aux Thuileries dans une allée ſolitaire, où ma Femme-de-Chambre m'accompagnoit, je fus accueillie par un homme ſuperbe qui me prit pour tout ce que je n'étois pas.

Ce récit m'intéreſſe.

Eh bien!

Il m'amuſa, comme tous les êtres de cette eſpèce, dont le début eſt charmant, mais dont l'impertinence eſt toujours la ſuite.

Comment juſqu'à des privautés ? où étoit la belle-mère ? elle auroit payé cette brillante avanture.

Mais qui eſt-il ?

Que vous importe! je n'en ſais rien.

Dans ce moment je vins à touſſer, & l'on ſe tourna, l'on gronda, l'on me reprocha d'avoir écouté aux portes, quoique nous fuſſions en plein air.

Ah! Meſdames, leur dis-je, une converſation auſſi ſage, c'eſt merveilleux : ſi jeunes! ſi charmantes! ſi ſpirituelles! ne parler que d'union légitime, ou du moins avoir l'adreſſe de faire prendre le change avec autant d'eſprit! c'eſt unique.

Vous êtes donc indécis ſur notre ſageſſe, me dirent elles?

Mais je ne le ſuis point ſur votre amabilité.

Et vous avez eu la conſtance d'entendre tous nos fagots?

L'on en feroit un joli feu; mais d'après votre entretien, il faudroit pour vous plaire n'avoir que vingt-cinq ans.

Nous penſons bien, Monſieur, que vous ne vous ſouvenez plus de ce que nous avons dit : un bavardage comme le nôtre eſt bientôt oublié.

Je m'en veux à moi-même; mais j'oſe vous aſſurer que j'ai une mémoire inſolente.

Monſieur s'amuſe, & veut nous inquietter : au reſte, nous parlons de vous autres quand vous n'y êtes pas, comme vous nous tenez ſur le tapis quand nous ſommes abſentes. La femme ne fut pas tirée de la côte d'Adam, pour ne pas lui reſſembler.

LE BONHEUR.

Dixième Entretien.

Eh bien! disois-je l'autre jour à une femme aussi élégante que spirituelle, il n'y a pas une personne dans cette multitude de promeneurs qui ne cherche le bonheur; ils vont, ils reviennent, ils babillent, ils regardent; & leurs pas, leurs paroles, leurs coups-d'œil n'ont d'autre objet que le desir d'être heureux.

Oh vraiment j'ai bien la même envie, quoique je sois extrêmement dissipée; mais nous autres femmes à la mode, nous mettons une partie de notre félicité dans une coëffure & dans tout ce que vous appellez des chiffons: vous en riez sans doute, & certainement vous êtes encore moins raison-

nable que nous, quand vous courrez après la jouiſſance d'une place qui exige les plus grands aſſujettiſſemens ; quand vous vous concentrés dans un jeu qui vous ruine : du moins nos colifichets ſe quittent comme ils ſe prennent, au lieu que vous vous enchaînez.

Je ſais, Madame, que les plus grandes jouiſſances rendent encore moins heureux que les plus petites, parce qu'elles nous lient davantage, & qu'on a toute la peine du monde à s'en ſéparer ; mais malheureuſement chacun ſe fait un hochet à ſa manière, au lieu de mettre ſon bonheur dans ſoi-même.

Vous me renvoyez là où je n'aime point à me trouver ; à peine puis-je reſter un quart-d'heure en place ; & d'ailleurs vous voudriez qu'à mon âge & dans le tourbillon du monde, j'employaſſe mon tems à penſer ; c'eſt tout-au-plus la nuit lorſque je rêve. Allez dire à tous ceux qui arpentent ce jardin, qu'on ne trouve qu'en ſoi-même

le bonheur, & vous verrez s'ils entendront ce langage : vous rencontrerez peut-être un Métaphyſicien, c'eſt-à-dire un ſongeur que je regarde comme un fou.

Votre eſprit, Madame, vous ſerviroit bien mal, s'il vous inſpiroit de pareilles idées.

Bon! mon eſprit : les trois quarts du tems je ne ſais où il eſt ; tantôt je le place dans une roſe qu'agite le Zéphir, tantôt dans une chanſon dont l'air me plaît ; tantôt je l'envoie courir la pertentaine, tantôt je le laiſſe à la maiſon, ne paroiſſant dans un cercle que pour dire des riens, ou pour bouder. Si dans l'autre monde nous ſommes tous ſpirituels, comme je n'en doute nullement, eh bien je le garde pour ce tems-là : j'en ai d'ailleurs ſi peu, qu'il ſeroit bientôt dépenſé ; ce qu'il y a de sûr, c'eſt que l'eſprit ne fait pas le bonheur ; outre qu'il rend fier, difficile, il ne trouve qu'un quart de plaiſir dans les Ouvrages qu'il lit, que de l'ennui

dans les sociétés qu'il fréquente, & il nous fait des ennemis.

Vous ne me persuaderez jamais que vous ignorez le précieux avantage de réfléchir.

J'avois un oncle qui m'a guéri de cette manie; il fut le personnage le plus triste & le plus ennuyeux, parce qu'il réfléchissoit toujours; il mourut l'an dernier, sans avoir vu le monde qu'à travers un voile; c'étoit bien la peine d'y venir. Si nous écoutions certains Philosophes, nous serions au milieu de cet Univers sans pieds, sans mains, sans oreilles, sans yeux, exactement comme des statues; les fleurs? il ne faudroit pas les regarder; les fruits? il ne faudroit pas y goûter. Tout cela est trop sensuel, me disoit continuellement ma mère; aussi dès que j'eus ma liberté, j'eus toujours les plus gros bouquets & les ananas les plus délicieux.

La nécessité où nous sommes de quitter tôt ou tard ces objets, nous apprend à les mépriser.

Qu'appellez-vous méprifer ? je ne vois pas qu'une rofe ait rien de méprifable ; n'eft-elle pas fortie comme tout le refte des mains du Créateur ? fi elle pouvoit parler, oh ! comme elle vous demanderoit raifon de la manière aviliffante dont vous la traitez : & que lui répondriez-vous ?

Cependant, Madame, vous conviendrez qu'il eft beaucoup mieux de s'attacher à un bonheur durable, qu'à des objets qui fe fanent, & qui n'ont qu'une exiftence momentanée.

Mais ne nous fanons-nous pas nous-mêmes ? & faudra-t-il pour cela ne pas nous aimer : croyez-moi votre Philofophie eft plus fouvent en défaut que la nôtre.

Et pourrois-je vous demander en quoi vous la faites confifter ?

A n'en point avoir.

Mais encore ?

Rien du tout.

La chofe eft divertiffante.

Oui fans doute ; mais elle n'eft pa ridicule.

Tous ces propos, Madame, sont agréables tant qu'on a de l'argent, des graces, de la santé; mais si l'indigence ou la maladie venoient vous saisir, & qu'il ne restât plus rien de vos forces & de vos appas, qu'une extrême laideur & qu'une grande foiblesse, pensez-vous que la Philosophie ne seroit pas alors de saison.

Eh bien! je l'appellerois comme on fait venir le Médecin.

Cela seroit bon si la Philosophie étoit aux ordres du malade, comme un Docteur qu'on fait venir à volonté; mais à moins qu'on ne l'ait cultivée, elle est revêche, & plus capable d'effarroucher que de consoler.

Je ne pense point à tout cela. Le bois de Boulogne fait aujourd'hui mon plaisir, la Comédie fera demain ma félicité: vieillirai-je? ne vieillirai-je pas? serai-je malade? ne le serai-je point? Comme tout cela n'existe maintenant que dans des pays imaginaires, je ne m'en occupe nullement. Si l'on étoit si bien avec soi-même, la société

diminueroit de moitié, & l'on verroit les hommes comme les femmes chacun dans un boudoir d'où l'on ne voudroit plus sortir. Croyez-vous que si Diogène, le Chef de vos penseurs, eût vécu dans Paris, il n'eût pas fait rouler son tonneau jusqu'au Palais-Royal? je suis sûr qu'il auroit allongé son museau, & qu'il auroit pris une dose de notre joli siècle & de notre gaîté.

Il n'y a pas de mal de se conformer aux usages du tems jusqu'à un certain point.

Mais est-ce vous qui l'assignerez ce point? j'ai autant droit que personne de le placer où bon me semblera. Comment trouver le milieu qui peut contenter tous les esprits? En fait de goût, comme en fait d'opinion, pleine liberté. Si le Ciel eût voulu le contraire, nous n'aurions tous qu'un même vouloir.

Le Ciel nous a certainement créé libres.

Eh bien laissez-moi donc faire ce qui m'amuse, & ne venez pas nous enseigner

enseigner une morale qui rapporte tout à l'unité.

Mais comme nous avons tous une ame, & qu'elle est le siége du bonheur, je ne dis rien que de très-naturel, lorsque j'avance que tous les hommes ne peuvent être heureux qu'en rentrant en eux-mêmes, & qu'en y cherchant leur félicité.

Mais combien d'ames qui échappent & qui suivent le torrent des passions ; tenir alors à son ame c'est errer au gré de tous les desirs. Pensez-vous que l'ame de ce brillant étourdi, qui pour trouver de belles oreilles dont il étoit idolâtre, alla chercher une épouse jusques dans la Géorgie, avoit une ame raisonnable & tranquille ? qu'une femme qui abandonne un mari vertueux pour courir après un brutal, est douée d'une belle ame ? Il y a donc des ames dont le commerce est absolument dangereux.

Mais ce n'est point l'ame qui donne dans ces excès, mais bien l'abus qu'on fait de ses facultés.

Elle eſt donc alors comme une roſe au milieu des épines? eh ! qui les arrachera ?

Cette Philoſophie dont je vous parle, c'eſt là ſon emploi ; elle élague tout ce qu'il y a de malfaiſant & de vicieux.

Je ne m'étonne plus ſi elle eſt tant hériſſée, puiſqu'elle prend toutes les épines à ſon compte. Regardez cet homme qui paſſe : je le gage Philoſophe, & je gage qu'il n'eſt pas heureux.

On décide maintenant avec tant de légèreté. Comment pouvez-vous le juger ?

A ſa mine revêche, oh! le bonheur ne fait pas tant grimacer : pour moi je rirois toujours, ſi je l'avois dans ma poſſeſſion.

Ce n'eſt la ſatisfaction intérieure qui conſtitue la félicité.

Il faut que vous ayez en vous-mêmes le magaſin le plus riche & le plus précieux, car vous en revenez toujours là. On dit que les femmes renvoient ſans

ceſſe un amant à leur bon cœur, comme à une choſe qu'on ne voit point, & je dirai pareillement que vous nous renvoyez à nous-mêmes, parce que c'eſt un pays inconnu.

Comment Madame ! le ſiége de notre raiſon & de nos penſées, le centre de nos deſirs & de nos affections ne ſeroit qu'une illuſion ? Cet objet exiſte en quelque ſorte plus que ceux mêmes qui tombent ſous nos ſens, parce que les ſens peuvent nous tromper; mais lorſque je dis, *je penſe; donc je ſuis*, je prononce une vérité que nul mortel ne peut conteſter, & dont une ame immortelle eſt le garant.

Mais dans ce *moi* dont vous me parlez, comment y loger une jeune femme avec tous ſes plaiſirs, tous ſes ponpons, tous ſes goûts, tous ſes caprices, tous ſes alentours ? le contenu ſeroit ſans doute plus vaſte que le contenant. Je ſens qu'il me ſeroit impoſſible avec tout mon attirail, d'habiter un pareil réduit.

Eh ! Madame, outre que notre ame

eſt plus immenſe que l'Univers ; comme on en peut juger par ſes deſirs qui n'ont point de terme, ſa première opération eſt de nous dégager de tous nos liens quand nous allons la trouver.

Malgré vos raiſons, je ne ſuis point encore tentée d'entreprendre ce voyage & je vois ici des femmes qui depuis trente ans pouvoient s'en occuper, & qui n'y penſent pas. Savez-vous qu'on ſeroit ſouvent très-mal logé, ſi l'on n'étoit qu'avec ſoi.

Cependant nous ne ſommes malheureux, que parce que nous vivons plus loin de nous-mêmes que du Firmament, & que nous ne nous connoiſſons pas.

Je le crois bien, Nous voyons & nous palpons les objets ſenſibles, & notre ame ne ſe palpe, ni ne ſe voit.

Il eſt un autre œil que celui du corps pour la conſidérer ; cette intelligence qui doit nous ſurvivre, & qui nous détache des objets ſenſibles.

Tout cela n'a lieu que par des efforts d'imagination.

Je le veux, Madame; mais qu'appelle-t-on imaginer? Vous êtes trop inſtruite pour ignorer que c'eſt une opération de l'eſprit qui n'a rien de commun avec la matière.

Ah! je ne prétends point être matérialiſte, fi donc : je n'oſerois paroître en public, ſi je me croyois la ſœur d'une vipère ou d'un ſcarabée; mais j'aime à jouir du monde qui me ſemble créé pour moi. C'eſt outrager la Providence que de la ſuppoſer capable de nous avoir entouré de tant d'objets agréables & ſenſibles pour n'en pas profiter. Voulez-vous donc qu'étant ici, je détourne les yeux pour ne pas voir ces boutiques qui m'enchantent, que je regarde avec dédain ces arbres qui me réjouiſſent, que je prenne en grippe ces aimables Cavaliers qui cherchent à nous plaire, que je rejette ces brochures éphémères qui m'amuſent un inſtant, que je réponde avec indifférence à la manière gracieuſe dont on me ſalue, qu'enfin je

devienne un automate dans un jardin où tout m'intéresse & me réjouit?

Non Madame, on n'a jamais enseigné qu'on dût absolument renoncer aux choses créées; mais on a soutenu que pour être heureux, il falloit en user, comme n'en usant pas, posséder tout, comme ne possédant rien, vivre en un mot dans l'indépendance des objets terrestres, & ne jamais étendre ses inquiétudes au-delà du jour qui coule.

Ici finit notre conversation. Un brillant équipage conduisit à Sceaux notre femme semillante.

Mais quel fut ma surprise lorsque je la rencontrai quelques mois après avec les Entretiens métaphysiques de Malebranche, dont elle faisoit sa lecture.

Ah! me dit-elle d'aussi loin qu'elle m'apperçut, il n'y a qu'un tems pour les frivolités; au lieu que les vérités dont je m'occupe maintenant sont de toute la vie. Le plus heureux retour

ſur moi-même, m'a enfin ouvert les yeux, & je conçois maintenant qu'il n'y a de bonheur que dans un commerce aſſidu avec notre ame & avec le grand Être dont elle émane.

J'ai renvoyé ma parure, j'ai congédié mes plaiſirs, j'ai quitté mes ſociétés, comme autant d'objets futiles qui ne pouvoient qu'écarter ma félicité, j'ai reconnu qu'on n'étoit heureux qu'en étant libre, & que mes engagemens avec le monde étoient des chaînes qu'il falloit rompre. Ce n'eſt ni l'effet de l'humeur, ni la ſuite d'une dévotion mal entendue, qui m'ont rendue à moi-même d'une manière ſi frappante, mais le deſir d'honorer mon Être, & la noble ambition de répondre à la grandeur de ma création & de ma deſtinée.

J'ai ſenti qu'en me rapprochant de moi-même, j'entrois dans un nouveau monde où celui-ci ne me paroiſſoit plus qu'un atôme, & j'en ſuis venue au point de ne condamner perſonne, mais de plaindre tous ceux qui errent

au gré des folies du siècle, & qui se laissent balotter par les événemens, plutôt que de s'affermir dans l'amour de la sagesse.

Voilà, Madame, lui répondis-je avec un transport d'admiration, comme la vérité germe tôt ou tard dans un cœur droit; vous aviez trop d'esprit pour le rendre esclave d'une futile parure. On s'appercevoit qu'à travers vos sophismes, il cherchoit une issue pour arriver à la saine Philosophie.

Votre exemple ne sera pas suivi; mais du moins il sera un hommage rendu à la vérité contre laquelle on ne peut prescrire.

Et vous pouvez ajouter: le calme d'une ame qui gémissoit depuis long-tems sous l'oppression des usages tyranniques & des vains plaisirs: il n'y a que l'ordre qu'on met dans ses desirs comme dans ses actions, qui peut vraiment rendre heureux.

Ne dire mal de personne, prendre le monde tel qu'il est, se contenter de peu, se faire quelques amis, éviter

les plaisirs qui entraînent des remords, chercher le repos dans le travail, rendre à Dieu, & à César ce qui leur appartient, être le tuteur & non l'esclave de sa santé, chasser la tristesse, apeller la gaîté; alors on saura, selon le conseil de Marc-Aurele, se priver des hommes & les supporter : *homines sustineas, hominibus abstineas.*

A peine avois-je achevé ces mots, qu'un Gascon qui nous entendoit s'écria, si le bonheur dont vous parlez se trouve sur la terre, je puis certifier qu'il est dans mon cœur. Une recette admirable qui consiste en deux dragmes de raison, trois onces de vertu, une forte dose de gaîté m'en a procuré la jouissance; & d'après cet heureux lénitif, je tiens dans un calme délicieux mes sens & mes passions, n'en usant que pour vivre au milieu de moi-même, loin du tumulte & de l'ambition.

Par ce moyen, je me lève chaque matin comme un ressuscité qui sort

du tombeau, & j'adore le Créateur ſuprême parce que je ne ſuis ni bête, ni plante, ni machine, quoiqu'en diſe ce fou de la Méterie, que Voltaire jugeoit avec raiſon plus digne de pitié que d'indignation.

Enſuite j'appelle tous mes gens à moi, je veux dire mes penſées, mes affections, mes deſirs, & je les charge de remplir leur devoir en ne me repréſentant que des choſes agréables, en ne me rappellant que d'heureux ſouvenirs. Je reçois avec la plus vive reconnoiſſance le jour qui m'eſt donné, comme une roſe dont j'arrache les épines, & que j'effeuille en reſpirant ſa délicieuſe odeur.

L'idée du lendemain ne vient jamais me troubler, je le regarde comme un être incertain ſur lequel je n'ai nul droit, & que l'Arbitre des deſtinées peut me refuſer; chaque heure me ſemble une grace qu'on m'accorde, & par-là j'en connois tout le prix.

En qualité d'homme je m'attends à

tous les malheurs de l'humanité ; à titre de Cadet je ne crains point la perte de mon bien.

Peu m'importe que le tems devienne sombre ou serein ; outre que par ma manière de penser, je me le rends toujours agréable, je sais qu'on ne s'en prendra pas à moi si le Soleil se cache, ou s'il nous montre un visage rayonnant.

Les chagrins frappent-ils à ma porte, je n'ouvre pas ; il y a-t-il séparation en règle entre l'argent & moi, j'invoque la Providence comme mon unique banquier ; s'agit-il d'une maladie, la diette & l'eau ne coûtent rien ; est-il question de mourir, le paquet d'un Gascon est fait dans un clin d'œil ; la calomnie s'exerce-t-elle à mes dépens, je dis à quiconque m'en parle : *hodie mihi cras tibi*, aujourd'hui à moi, demain à toi ; car si l'on s'afflige parce qu'on est calomnié, tout le monde n'a qu'à prendre le deuil.

De déshonneur, il n'y en a point

en Gascogne; & si par impossible il m'arrivoit de m'entacher, je me dirois scélérat tu l'as bien voulu, & tu dois en porter la peine.

Vient-on à m'objecter que je n'ai ni domaine, ni seigneurie, ni dignité. Voilà comme on se trompe. Seigneur Suzerain de moi-même, j'ai dans ma dépendance, 1°. une imagination qui bâtit les Châteaux les plus magnifiques dans un moment; 2°. l'usage des cinq sens qui m'assimile aux plus grands Monarques; 3°. une liberté préférable à la souveraineté même; 4°. le plaisir inestimable de me baigner dans la Garonne & de boire du vin de Médoc; 5°. tous les ans un petit voyage au Palais-Royal; & cadédis voilà comme le Chevalier d'*Estrapinondas* sait être heureux.

LES NOUVELLISTES.

Onzieme Entretien.

JE venois de ſavourer les plaiſirs champêtres dans un de ces bois délicieux où le ſilence de la nature eſt mille fois plus ſéduiſant que l'éloquence même; & j'arrive au Palais-Royal lorſqu'une nouvelle frivole occupe tous les eſprits : on ſe diſperſoit, on ſe raſſembloit, & l'on eut parié qu'il s'agiſſoit de l'événement le plus extraordinaire.

Tel eſt ce pays, me dit un Chevalier de Malte, qui s'amuſe en Philoſophe aimable de toutes nos futilités. On croiroit ne pas exiſter, ſi l'on ne demandoit des nouvelles à chaque perſonne qu'on rencontre, & ſi l'on n'en fabriquoit pas lorſque les folies des

hommes ou les hasards n'en produisent point. Il faut de la pâture à l'esprit oiseux de tant d'êtres qui ne sont ici que végéter ; & plutôt leur débiter des rêves, que de ne leur rien apprendre.

Pendant qu'il me parloit, une multitude de promeneurs se disoit à l'oreille des invraisemblances que l'imagination réalisoit, & chacun se vantoit de tenir sa nouvelle de la meilleure main ; l'un entroit dans un café, l'autre en sortoit ; celui-ci affirmoit, celui-là doutoit, & dans cette confusion d'opinions & de voix, il y avoit des commentateurs, des interprêtes & des frondeurs.

Encore si l'on ne desiroit que des nouvelles qui roulent sur les événemens ordinaires de la vie ; mais on va jusqu'à souhaiter des guerres, des naufrages, des incendies, à dessein d'occuper ses loisirs, comme si d'épouventables récits pouvoient servir d'amusemens.

L'impatience de certains Nouvellistes dégénère souvent en frénésie ; ils

n'exiſtent que pour courir les promenades publiques, à deſſein d'apprendre & de répéter tout ce qui ſe dit, tout ce qui s'imprime; & par leur empreſſement à tout croire, les plus ſimples conjectures ſe réaliſent à leurs yeux. La Cour, la Ville, les Républiques, les Royaumes, l'Univers, tout eſt de leur reſſort; & leur eſprit ne ſe trouve à l'aiſe que lorſqu'il prononce ſur les Miniſtres, ſur les Généraux d'Armées & ſur les Souverains mêmes : il faudroit les annéantir pour les empêcher de bavarder.

Leur Sanedrin ſe trouvoit un jour raſſemblé dans ce lieu même, où le feuillage d'un arbre fameux leur ſervoit d'ombre & de dais, lorſqu'un homme jouant la gravité s'approche, tire un papier & lit..... eh quoi? chacun en ſilence eſt dans l'eſpoir de l'apprendre; les Troupes Autrichiennes & Pruſſiennes étoient alors en face; jugez de l'impatience.

Mais eh quoi? ... cela ne ſe débite

qu'avec lenteur & qu'à voix baſſe : la choſe eſt trop intéreſſante.

L'affaire eſt décidée, ſelon la lettre qu'on eût voulu dévorer des yeux, & il n'y a plus moyen d'en douter. Cependant ce fait va paroître étrange à l'Europe entière, & l'on craint que cela ne donne une guerre générale...

Mais eh quoi donc encore une fois?

C'eſt, Meſſieurs, dit le porteur de la nouvelle en regardant de tous côtés, pour voir s'il n'y a perſonne de ſuſpect, c'eſt que malgré la rumeur que cela va cauſer, & cela ne peut être autrement...

C'eſt que... vous aurez ſans doute de la peine à le croire, & cependant la choſe n'en eſt pas moins vraie...

Ici le Nouvelliſte dont on attend le fait le plus important, ſe mouche, & chacun trépigne ; il prend du tabac, & tout le monde tempête.

C'eſt que je crains moi-même de vous le dire, tant le fait eſt réellement extraordinaire...

C'eſt que . . . . . qui eût prévu cet événement il y a cent ans ! . .

C'eſt qu'enfin ; ah ! il ne faut jurer de rien . . . c'eſt qu'enfin les Cantons Suiſſes ; ah ! ah ! dit la Gallerie, les Cantons Suiſſes ! & comment entrent-ils dans cette guerre ? comment . . . .

C'eſt qu'ils vont épouſer la République de Véniſe . . .

Ici mon perſifleur diſparoît ; & l'affaire ſe termine par les huées de tous ceux qui paſſent.

Le lendemain le même ſanedrin ſe raſſemble, & tous les Nouvelliſtes n'en ſont pas moins diſpoſés à tout écouter.

Mais ce qui m'amuſe, c'eſt de les voir étudier une Gazette, n'en pas omettre une ſyllabe, prononcer chaque mot comme une leçon qu'on veut apprendre, & jurer ſur ſon témoignage, comme ſur ce qu'il y a de plus ſacré ; c'eſt de voir leurs femmes toutes ébahies, de les entendre parler de villes, de fortereſſes, de forts, dont les noms hétéroclites leur font preſque

peur, & dont elles ne connoiſſent ni la dépendance, ni la poſition; c'eſt de voir qu'ils entrent en fureur ſi les enfans viennent à ſouffler ou ſi le petit chien abboye.

Cela me rappelle, dit le Chevalier, un Nouvelliſte tellement babillard, qu'après avoir aſſommé de ſes propos tous ceux qui ne peuvent l'éviter, il finit chaque ſoir par endormir ſa famille à force de la fatiguer de ſes réflexions politiques & de ſes éternels récits. Tout hors de lui-même, un jour il s'écria en entendant diſcourir un homme qui ne finiſſoit pas ... s'il crache il eſt perdu; mais malheureuſement il ne touſſa, ni ne cracha. Quel déſeſpoir : on le voyoit haleter de rage de ne pouvoir parler.

Avouez que Paris eſt bien commode pour des babillards de cette eſpèce.

Et ſur-tout le Palais-Royal; c'eſt là que l'eſprit des politiques ſe déploie dans toute ſon étendue, & qu'il y a depuis le lever de l'aurore juſqu'à minuit incluſivement, quelqu'oiſif

bénévole qui ne cherche qu'à tuer le tems, sans penser que c'est le tems qui nous tue; c'est-là qu'on réalise, des chimères, qu'on suppose des alliances, qu'on fabrique des traités, qu'on déplace des Ministres, qu'on fait vivre & mourir des Souverains à son gré; c'est là qu'on prétend connoître les opérations des cours, savoir le secret des cabinets, & que le confiant Ariste, tout plein d'une nouvelle extravagante, vient la dire à l'oreille d'un ami, comme s'il la tenoit de Mercure même le Messager des Dieux.

La crédulité des Nouvellistes seroit sans doute une chose inconcevable, si l'on ne savoit pas qu'il leur faut des nouvelles à tout instant pour les faire vivre; c'est l'histoire d'un grand mangeur qui avale, & qui digère tout ce qu'on lui donne.

Un ami ne consola un fameux Nouvelliste qui se mouroit, qu'en lui disant, comment pouvez-vous répugner d'aller dans un monde où vous aurez des nouvelles qu'on ne sait point ici,

& où vous trouverez une multitude innombrable pour en parler.

Mais comment n'a-t-on pas encore établi la confrairie des Nouvelliſtes, comme il y a celle des Francmaçons; on s'aſſembleroit trois fois par ſemaine; chaque aſſocié ſeroit obligé de fournir une nouvelle, & de payer une amende lorſqu'elle ſeroit fauſſe. Les diſcours ne rouleroient que ſur des nouveautés.

J'ai déjà dans mon idée le chef de cette Société; le Marquis de * * qui, déſolé de ſe trouver dans une campagne où l'on n'a pas le loiſir de l'écouter, vient d'abandonner ſa femme, ſes enfans, ſes vaſſaux, pour goûter les plaiſirs du bavardage : du moins il ne manquera point ici de faiſeurs de nouvelles. On en compte à Paris un ſur douze perſonnes; au Palais-Royal deux ſur trois : auſſi d'heure en heure faut-il retracter ce qu'on a dit inconſidérément.

Ajoutez que les nouvelles qui ſe débitent dans le marais ne ſont pas celles qu'on dit à Paris; la crédulité

dépend plus ou moins des quartiers ; on croit au fauxbourg Saint-Jacques, ce qu'on ne croit point au fauxbourg Saint-Honoré.

Permettez-moi cependant de n'être pas entièrement de votre avis. Chez les Grands mêmes, oui chez les Grands, les nouvelles apocriphes prennent auſſi faveur. Avec des relations à la Cour, une voix baſſe, un air myſtérieux, un maintien impoſant, on les perſuade. Des nouvelles qu'on tient de Madame la Maréchale, des nouvelles qu'on tient de M. le Duc, ſe trouvent ſouvent fauſſes : eh! le Nouvelliſte en titre! le comptez-vous pour rien ?

Il n'y a point d'Hôtel fréquenté qui n'ait le ſien ; & comme c'eſt ordinairement un Etre qui va chercher dans tous les recoins de quoi remplir ſa tâche, il rapporte indiſtinctement tout ce qu'on lui dit : ſouvent même il imaginera pour ſe rendre intéreſſant en tâchant d'amuſer.

Je connois un homme qui ſe plaît ſingulièrement à imaginer des nouvelles, par la raiſon qu'elles courent ſur-le-champ, & qu'elles lui reviennent quelques jours après, comme étant de la plus grande vérité.

Combien, d'après cela, ne faut-il pas ſe défier des *on dit !*

Mais du moins ſont-ils plus modeſtes, & plus raiſonnables, que les aſſertions tranchantes de ces jolis impudens qu'on rencontre fréquemment dans les Sociétés, & qui vous ſoutiennent avoir été témoins d'un fait qui n'exiſta jamais : ce qui fait dire à la Marquiſe de** que les nouvelles ne ſont recevables que lorſqu'elles ont fait quarantaine.

Mais alors quel nom leur donner? après un pareil laps de tems, ce ne ſont plus des nouvelles.

Je n'avois pas fini de parler, que nous nous trouvons exactement ſeuls le Chevalier & moi : tout le monde ſort en foule, ſe rend dans la rue

Saint-Honoré, & pour voir quoi?.....
un chat écarlate que montroit un
Bateleur....... il en aſſuroit la couleur
très-véritable, & il ne trompoit pas;
il n'y a point de fauſſe couleur aux
Gobelins.

LES PETITES-MAISONS.

DOUZIÈME ENTRETIEN.

ON m'avoit fait connoître un Gentilhomme Allemand qui voyageoit avec le plus violent desir de s'instruire, & qui vouloit connoître Paris dans tous ses détails. Il m'apperçoit quelques jours après au Palais-Royal, & s'y trouvant isolé, il m'aborde, me rend compte de ses remarques, & me prie de lui procurer l'occasion de voir les petites maisons.

La conversation s'engage, & tout en discourant, je m'offre de le conduire dans ces lieux où la déraison afflige l'humanité. Nous nous acheminons, & je ne manque pas de le prévenir que les petites maisons se trouvent dans différens quartiers, & que selon

ſelon le caractère des foux, les uns demeurent pluſieurs enſemble, les autres ſont iſolés, & qu'on proportionne à leur bien, ainſi qu'à leur condition la manière de les vêtir & de les loger.

Il applaudit beaucoup à cette méthode en faiſant l'éloge de Paris, comme d'une ville où tout eſt ſagement ordonné.

Nos viſites commencent : un Portier nous introduit dans le veſtibule d'une maiſon où ſe trouve un eſcalier qui nous mène juſqu'à l'habitation d'une jeune femme, dont le premier abord nous fit rire ; une caiſſe de fleurs obombroit ſa tête, une chemiſe de gaze lui ſervoit d'habillement : geſtes compaſſés, regards étudiés, force grimaces, paroles ſur paroles.

Vraiment, nous dit-on, les Etrangers ſont d'une eſpèce qu'on ne peut guère définir, ils viennent chercher des modes à Paris. A propos, vous avez là une ſingulière étoffe ... Monſieur eſt Allemand . . . & Comte du

Saint-Empire ſans doute . . . le ſpectacle d'hier ; eh bien ! vous y étiez, Meſſieurs . . .

Regardez donc mon chat ... n'eſt-ce pas, mon chat, que vous êtes une délicieuſe créature . . . quel meurtre s'il alloit mourir ... oh ! ſi j'avois fait le monde, perſonne ne ſeroit mort... Je lis un roman qu'on diroit écrit avec la plume d'un Colibri, tant il eſt mignon & joli . . . qu'on me faſſe venir ma Femme-de-Chambre . . . . & ma robe, Mademoiſelle, ma robe ? . . . . s'habille-t-on en Allemagne ? . . . j'ai penſé périr hier . . . un hanneton qui eût été mon bourreau, ſon bourdonnement m'a cauſé des palpitations effroyables . . . ah ! que je ſouffre, non je m'évanouis ... A propos, l'Ariette comique de Figaro la ſavez-vous ?. . . Les jolis boîtes qu'on fait maintenant!.. vous jouez ſans doute du forte-piano.. pardon, Meſſieurs, je vais eſſayer ſi je puis dormir.

Quel dommage, me dit le Comte Allemand comme nous deſcendions,

que cette femme avec de ſi beaux yeux extravague à ce point-là ! On la laiſſe donc ſortir ?

Oui, lui dis-je, elle n'eſt pas violente.

A-t-elle du moins quelques inſtans de raiſon ?

Par intervalle . . .

C'eſt peut-être l'amour qui l'a rendu folle à ce point-là ?

Je le croirois aſſez . . .

Nous ſortîmes pour voir quelqu'autre perſonnage de cette trempe.

Ce fut un homme ſec que nous trouvâmes la plume à la main.

Meſſieurs, Meſſieurs, nous dit-il, on ne veut pas m'entendre, & voilà la plus belle beſogne pour rendre l'état heureux ; nulle dépenſe à faire, dix millions qui en rapporteront cent cinquante quitte & net. Oh ! votre pays d'Allemagne auroit accepté mon plan.. mais ici ! . . .

Ah ! ah ! l'on m'a dit que la Hollande payeroit mon Ouvrage dix

mille ducats.... j'en veux douze.

Monſieur eſt-il ici pour long-tems?

Malgré cela l'Angleterre eſt plus mal que nous...

L'on ne veut plus que barême?... barême, juſte Ciel!

Mon Mémoire pour faire venir la cochenille dans ce pays-ci... oh l'excellente choſe!

Voilà mon fils qu'on laiſſe là.... il n'a pas mon eſprit; nous levâmes le ſiége, & l'Etranger me diſoit en ſoupirant, cet homme étoit conſtitué pour les finances; mais comme il bat la campagne..... quel dommage.

Nous arrivâmes enſuite dans un endroit iſolé, où nous trouvâmes un perſonnage qui parloit d'une manière inintelligible... Dès votre premier abord, nous dit-il, vous m'avez vivement impreſſionné.

Monſieur eſt Allemand; je me ſerois ingénié de façon à le deviner, m'en euſſiez-vous fait myſtère... on

vient de m'apporter un opuſcule que je regarde comme narcotique, tant il eſt ſoporifiquement écrit.

Je ſortis hier, quand le jour étoit encore tout jeune; il avoit tout-au-plus cinq heures, & cette dulcifiante matinée me procura les titillations de l'hilarité. Vous avez sûrement oui prédiquer mon dernier Ouvrage; je puis bien dire qu'il porte le cachet du génie, & par-tout inexpugnable, tant du côté des expreſſions, que du côté des penſées; les manœuvriers de la littérature n'oſeront l'attaquer. Et le déiſme en eſt le piédeſtal.

Vous n'allez donc pas, lui dis-je, juſqu'à l'athéiſme.

Que voulez-vous? il y a tant de préjugés.

Quand on verrra les coups de feu qui rendent mon ſtile brûlant, on ſe ſtupéfira.

Des Etrangers dans Paris! il y auroit bien de quoi les décompoſer, mais ils ſe reſſentent toujours de leur terroir.

Vous avez Gesner . . . s'il fût seulement né dans le fauxbourg Saint-Marceau , il eût satiné ses écrits, au lieu qu'il ne les a que lustrés.

La ville de Paris ne seroit plus qu'une veuve depuis la mort de Voltaire , dont le génie œcuménique embrassoit le globe tout entier, si je n'avois pris soin de la remarier avec le goût; & je dois cet avantage à la manière dont je sublimise mes pensées, & dont je tamise mes expressions ; car ma plume , M. le Comte , est le sceptre de la raison. Quand on aura lu cela, si l'on ne se rend pas à mes preuves, il faut abandonner l'espèce humaine à son malheureux sort.

Nous le quittâmes alors, & l'Allemand m'observa très judicieusement que la marote de cet homme étrange étoit l'orgueil, que sûrement la vanité lui avoit tourné la tête; mais, ajouta-t-il, quel langage singulier ! vos grammaires, vos dictionnaires n'ont point

ſes expreſſions; peut-être cet homme-là auroit-il été dans vos Académies, ſans l'accident qui lui eſt arrivé.

Vous voyez, lui dis-je, que j'ai ſoin de ne vous mener que chez des ſoux tranquilles, ne voulant pas vous expoſer à la violence de ceux qui ſont furieux : nous en allons voir maintenant pluſieurs réunis.

Effectivement, après avoir marché quelque tems, nous entrâmes par une porte-cochère dans une vaſte cour, d'où l'on nous conduiſit à la ſalle qui contenoit environ vingt perſonnages, tous accoutrés diverſement.

A peine les eûmes-nous abordés, qu'ils ſe mirent à chuchoter à l'oreille, en nous toiſant de la tête aux pieds.

Bientôt l'un s'étendit, & bailla largement dans un fauteuil; un autre pirouetta ſur le talon; & l'on vît autant de pantomimes que de perſonnes différentes.

Il eſt Allemand, répétèrent deux ou trois voix; mais il n'a pas l'air ſi

extraordinaire, dit une grande femme qui faisoit la petite maîtresse. Il y avoit une brochure, un éventail, qui passoient successivement entre les mains, une glace où chacun alloit donner un coup-d'œil; un chien vint à crier; toute la compagnie parut désolée. L'on demanda quelque secours pour une famille expirante de besoin, personne n'en fut affecté; l'on fit trois calembourgs; & dans un clin-d'œil nous ne vîmes plus que le maître de la maison : tout disparut; il ne nous parla qu'écusson, généalogies. Il nous dit que la roture est un hors d'œuvre dans l'Etat, qu'il n'y faut que du peuple pour travailler, & puis des Comtes, des Barons, des Marquis.

On ne nous conduisit que quelques pas, crainte de manquer à l'étiquette.

C'est de mal en pis, me dit l'Allemand, & je m'étonne qu'on leur laisse leur liberté.

Mais restent-ils les maîtres de leurs enfans quand ils en ont?

C'eſt aſſez, m'obſerva l'Etranger; je ſuis trop humilié de voir tant de mes ſemblables auſſi fous, pour continuer de pareilles viſites; heureuſement qu'ils ne ſentent pas leur état, ſur-tout ceux-ci qui me paroiſſent très-riches; car je vois bien que vous ne m'avez mené que chez les plus huppés.

Eh bien! Monſieur, lui dis-je, que penſeroit-on chez vous de tout ce monde-là?

On les enfermeroit à coup sûr.

On les enfermeroit! il eſt tems de vous détromper.

Comment? que voulez-vous dire?

Que la première perſonne que nous avons vue eſt une petite maîtreſſe qui fait ici la pluie & le beau tems, & qu'on cite pour ſon amabilité.

La bonne plaiſanterie; oh! vous ne m'en ferez pas à croire.

Que la ſeconde eſt un grand politique dont les vues paroiſſent ſublimes, & qui par ſes projets éblouit un tiers de Paris.

Parlez donc ſérieuſement, je vous conjure.

Que la troiſième eſt un de nos beaux eſprits dont le langage paroît merveilleux, qui raſſemble chez lui beaucoup de Littérateurs, & qu'on admire d'autant plus qu'il ne parle point comme les autres.

Vous ne me perſuaderez pas, je ſais qu'on aime à plaiſanter les Etrangers. Mais la folie de ces gens-là eſt trop décidée pour en douter.

Qu'enfin tous ceux que vous avez vu raſſemblés, forment l'élite de nos élégantes Sociétés, & que c'eſt là qu'on va chercher des nouvelles, des manières, des connoiſſances, de l'eſprit.

Où me tranſportez-vous? ah! ſi je dois vous croire, il faut que je ſois bien ſot, ou que l'on ſoit bien ridicule.

En ce cas, l'Hôpital où ſont les foux, feroit l'hoſpice des ſages.

Alors, Monſieur, il faut dire avec l'ingénieux Fontenelle, qu'il n'y a que les petites folies qui ſont aux

Petites-Maiſons, & que les plus grandes ſont en pleine liberté. Ce fut le ſentiment d'Eraſme, & l'expérience nous force à l'adopter.



CRITIQUE
DE
L'OUVRAGE.

J'ARRIVAI hier tout exprès d'Atys à Paris pour ſavoir ſi la mode approuvoit les Entretiens du Palais-Royal que je venois de parcourir. Comme c'eſt elle maintenant qui juge en deſpote des livres & des habits, il m'étoit important d'avoir ſa déciſion.

Ne ſavez-vous pas, me dirent deux de mes amis, qu'il en eſt ici d'un Ouvrage comme du tems dont on n'eſt jamais ſatisfait? fait-il trop chaud l'on crie; fait-il trop frais on ſe plaint, en diſant qu'il n'y a plus d'été;

pleut-il tout eſt perdu ; ne pleut-il pas adieu la récolte.

Ainſi, cette brochure eſt préſentement balottée, comme toutes les affaires de Vénife qui ſe terminent par un pois blanc & par un pois noir : je l'aurois voulu plus volumineuſe.

Et moi je la trouve trop longue, à raiſon du lieu d'où elle émane ; on eſt ſi ſautillant au Palais-Royal, qu'un Ouvrage qui en ſort doit avoir la mine d'avoir été fait en l'air.

Une femme aimable m'en dit l'autre jour beaucoup de bien ; mais peut-être étoit-ce pour faire niche à ſa ſœur qu'elle déteſte, & dont l'opinion eſt différente.

Un Littérateur diſtingué prétend que ſi on l'avoit conſulté, l'Auteur auroit corrigé quelques négligences de ſtyle, & qu'il n'auroit point affirmé que l'hiſtoire de l'homme au maſque de fer n'eſt qu'une fable.

Mais il faut obſerver qu'en pareil cas chacun a ſon opinion ; que toutes les fois qu'il n'y a point de preuve évi-

dente, on eſt libre d'affirmer ou de nier, & que ceux qui ont des certitudes à produire, doivent alors les donner. L'Auteur ſe rétractera volontiers quand on lui oppoſera des faits, mais qui ne ſoient pas des *on dit*.

Nous commençâmes à diſſerter ſur le fond des Entretiens, ſur la manière dont ils étoient rendus, & il nous ſembla qu'en général l'Ouvrage étoit aſſez plaiſant, & que la gaîté qui en faiſoit la baſe, ne permettoit pas de le critiquer ſérieuſement.

Cela devroit être; mais voulez-vous empêcher les babillards de babiller; l'un vous dira que cet Ouvrage ne contient rien de nouveau, qu'on n'y trouve ni ces traits de génie, ni ces agrémens qui caractériſent les bonnes productions; l'autre relêvera quelques répétitions qui ne ſont pas pardonnables dans un écrit auſſi reſſerré; celui-ci ſe plaindra de ce qu'on a rapporté quelques anecdotes frivoles, au lieu d'en citer qui fuſſent importantes; celui-là prenant la choſe

au tragique, affirmera que les Entretiens ſont une débauche d'eſprit abſolument contraire au bon goût, qu'il n'y a dans l'Ouvrage ni ſuite, ni liaiſon; qu'enfin on ne reconnoît plus la littérature depuis que la fureur de tout écrire s'eſt emparée des eſprits.

On voit par cette énumération qu'on ne fera jamais un livre au gré de tout le monde; & que ſi dans un Ouvrage on retranchoit ce que chacun trouve de repréhenſible, il n'en reſteroit pas une page.

Dites mieux, pas un ſeul mot. Un Auteur en abandonnant ſon Ouvrage au Public, doit s'attendre qu'il ſera critiqué dans tous les ſens, & quelque fois contre le bon ſens même, comme diſoit le bon Rabelais, & que dans le grand nombre des gens qui s'atyriſent, il y a toujours & le chat qui égratigne, le chien qui jappe, le loup qui déchire.

Je n'en ſuis point ſurpris, outre qu'une choſe ſe préſente ſous mille aſpects divers, il ne faut qu'une ſeule phraſe dans un écrit pour irriter un

Lecteur, ſur-tout ſi cela contredit ſon opinion, ou ſi cela eſt contraire à ſes intérêts : alors ce n'eſt plus la vérité qui juge, mais la prévention.

Et c'eſt encore bien pire quand l'Auteur déplaît.

Oui ſans doute ; mais pourquoi déplaît-il ? ſouvent l'Auteur, & celui qui le critique ne ſe connoiſſent pas ; je puis vous en donner la preuve. Un de mes amis ne pouvoit faire paroître un Ouvrage qu'il ne fût vivement déchiré par un antagoniſte, dont il étoit la bête noire. Un jour ils ſe rencontrent à la campagne chez la Marquiſe d'Urfée, qui donnoit un grand dîner. Le haſard les plaça près l'un de l'autre ; ils entrent en converſation, ils ne peuvent plus ſe quitter, ils ſe font des ouvertures de cœur, & ils veulent à toute force devenir amis.

La Marquiſe les écoute juſqu'au moment où riant à gorge déployée, elle leur apprend qu'ils ſont enfin les deux hommes qu'une haine apparente

divise depuis si long-tems. Ils finirent par s'embrasser, & celui qui se plaisoit à critiquer avec tant d'amertume, dit ces paroles remarquables : je divulguerai moi-même de toutes parts mes torts ; & les Satyriques apprendront par mon exemple, combien la critique est sujette à prévention, & combien le Public doit s'en défier.

Croyez néanmoins qu'il n'est pas toujours dupe d'une critique, & que souvent il achette des livres d'après le déchaînement des Ecrivains satyriques. Je connois un Ouvrage qui n'a eu six éditions, que parce qu'on en a dit beaucoup de mal. L'animosité ne persuada jamais.

Vous ne parlez sans doute ici que des Livres approuvés, d'autant plus qu'un Critique judicieux ne sauroit trop s'élever contre ceux qui sont nuisibles à la Religion, ainsi qu'aux mœurs.

Encore doit-il le faire avec modération!... Mais ne pouvoit-on pas donner un autre titre aux Entretiens?

Et lequel? le Palais-Royal étant à la mode, toutes les têtes n'étant occupées que de cet objet, tous les Etrangers n'arrivant que pour s'y rendre, il me paroît qu'on ne pouvoit mieux intituler ce petit Ouvrage.

Fort bien; mais il n'est pas vraisemblable qu'on puisse dans ce lieu tenir une conversation suivie : l'on y est trop distrait.

Vous êtes bien strict, si vous prenez les choses tellement à la lettre. Mais outre qu'il y a des momens dans la journée où l'on peut causer tranquillement au Palais-Royal; ceux qui ont daté des lettres de l'Averne, & des Champs Elysées, y étoient-ils lorsqu'ils les écrivoient? Mais voici notre Auditeur des Comptes.

Vous me voyez, Messieurs, avec un Livre tout nouveau que je viens d'achetter dans le moment. Je veux en régaler notre Isle Saint-Louis. On n'y auroit pas lu ces Entretiens il y a vingt ans, non qu'ils soient mau-

vais, mais parce qu'alors les femmes n'ofoient rire qu'en fe cachant avec leur éventail.

Oh! il doit y avoir encore quelque maman du vieux tems, que le feul mot du Palais-Royal effarouche. Comme c'eft le lieu brillant, on craint qu'une demoifelle ne s'y arrête, & n'y prenne le goût des colifichets.

Tout a bien changé! vous ne le croiriez pas : nos Dévotes mêmes ont des éventails où fe trouve la chanfon des Ballons, & celle de Figaro.

Il ne leur manque plus que de mettre en paravent les Entretiens. Ces petits Ouvrages gagnent rarement les Bibliothèques ; eh ! quelle figure y feroient-ils parmi des in-folio ?

Mais quel eft l'Elégant, quelle eft la femme aimable, qui aient d'autres livres dans leurs cabinets parfumés, que des in-16 & des in-12 ? La Baronne que vous connoiffez, a

fait couper en huit parties ſes in-folio, pour avoir une bibliothèque à la mode, & maintenant qu'ils ſont reliés en verd-pomme, en bleu céleſte, en nacarat, ce ſont de charmans in-16.

Il n'y a réellement que Paris pour l'induſtrie. Je l'euſſe donné en cent mille aux autres Nations, elles ne l'auroient pas imaginé.

Au reſte, vous direz tout ce qu'il vous plaira, je trouve dans les Entretiens, malgré leur ton frivole, beaucoup de moralités, ne fut-ce que le Chapitre intitulé : *la manière de faire le bien.* Nous vivons dans un ſiècle où l'on ne peut plus inſinuer certaines vérités, qu'en prenant le ton badin.

En ce cas, l'auteur a réuſſi : ſa manière de faire le bien eſt un morceau qui intéreſſe : il ſeroit à ſouhaiter qu'il ne fût pas inutile. Mais nous ne prenons jamais pour nous ce qui nous regarde. Chacun diſoit en liſant la Bruyère, lorſque cet excellent

livre parut, *voilà un tel*, & personne ne s'y reconnoissoit.

Si l'on ne rend pas aujourd'hui les livres agréables, ils ne sont pas lus ; l'on a soin de les égayer, ils deviennent un passe-tems & non un sujet d'instruction.

Que d'ouvrages inutilement débités dans ce Palais-Royal, quoique l'esprit y soit par-tout répandu! J'ai voulu m'assurer de la sensation qu'y font les Entretiens. J'ai vu l'un les parcourir en baillant; l'autre sauter de la première phrase à la dernière; celui-ci les juger sur le simple titre dignes de passer à sa maîtresse, & les lui envoyer ; celui-là se les interdire sans les avoir lu, parce que l'intitulé l'effarouchoit.

Pour moi quand je les lis je crois converser. C'est un livre de promenade, où je trouve des vérités qu'on ne peut trop souvent répéter. On n'y va point à la pipée des phrases, elles viennent d'elles-mêmes se placer.

Peut-être l'auteur eût-il bien fait d'omettre quelques fornettes qu'on y lit.

Mais peut-être eut-il mal fait? C'eſt votre opinion; ce ne ſera pas celle d'un autre. Un critique voudroit aſſervir tout le monde à ſon jugement, & quoi qu'il diſe, ſa manière de penſer n'eſt que la ſienne, excepté ſur des principes où tout le monde eſt d'accord.

Son Rêve ſingulier m'a beaucoup amuſé.

C'eſt dommage qu'il ne ſoit pas plus étendu, & qu'à l'article des Thuileries, il n'ait rien dit de ces chaiſes qu'on nous fait inhumainement payer.

Permettez; ces réflexions ſe reſſentent du terrein de l'iſle S. Louis, où l'on calcule encore juſqu'à des deniers, quoique ce lieu ſoit bien différent de ce qu'il étoit en 1699, tems où la cuiſinière d'un vieil avare qui pour la première fois donnoit à dîner, fit cuire du caffé comme des haricots,

les aſſaiſonna de même, & les ſervit pour entremets.

Il eſt ſans doute étrange que l'iſle ſe trouvant auſſi près de Paris, on donnât dans une pareille bévue : mais voici l'Auteur des Entretiens, je le connois, il me dira lui-même le jugement qu'il porte de ſon propre ouvrage.

Nous vous avouons, Monſieur, ſans crainte de vous fâcher, que nous épiloguons les Entretiens du Palais-Royal, parce qu'il n'y a rien dans l'Univers qui ſoit parfait, mais en vous proteſtant que nous nous en tiendrons à votre déciſion.

Elle eſt bien ſimple. L'Ouvrage vaudroit beaucoup mieux ſi j'avois abrégé certains endroits, ſi le ſtile étoit moins inégal ; il y manque outre cela des ſaillies, & quelquefois des tranſitions qui auroient rendu l'Ouvrage plus piquant, mais je voulois que ce petit rien parût avant que la belle ſaiſon eût dépeuplé Pa-

ris. On ſait qu'on n'y lit guères qu'en hiver.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelques Chapitres trop ſérieux, relativement aux petites facéties qui égayent cette brochure ?

Ce contraſte étoit néceſſaire pour ſe prêter à tous les eſprits ; & ſi dans un pareil Ouvrage il n'y a pas des penſées qui tranchent, le Lecteur s'endort.

Je ſais que ce fut la méthode des anciens ; juſques dans leur récréations littéraires, leur génie mêla toujours la raiſon avec la gaieté, ce qu'Horace appelloit l'utile & l'agréable.

Mais je dirai mieux ; il eſt très-poſſible que je me ſois trompé, je conviens très-facilement de mes torts. Je donnai il y a quelques années une ſeconde édition d'un Ouvrage que je trouvois trop diffus, je fis mettre au frontiſpice, *nouvelle édition, revue & diminuée.*

Plut

Plût au ciel qu'on eût ſouvent ſuivi cet exemple : un auteur n'eſt eſtimable qu'autant qu'il ſe dépouille de ſa petite vanité.

Mais il lui en reſte toujours quelque choſe. Cottin lui-même, oui Cottin, après avoir fait le plus pitoyable ſermon, ſe mettoit humblement à genoux, & renvoyoit modeſtement à Dieu la gloire de ſon Ouvrage. Tout l'honneur vous appartient, diſoit-il au Seigneur : *Non nobis, Domine, ſed nomini tuo da gloriam.*

Mais puis-je vous demander s'il y avoit long-tems que vous formiez le deſſein de nous donner ce petit Ouvrage ?

L'imagination l'a conçu dans un moment & l'a exécuté de même. Il ſeroit ſans doute abſurde de s'appéſantir ſur une petite brochure qui va paſſer plus vîte qu'un bluet. Les Critiques donnent ſouvent plus d'importance aux Ouvrages, que les Auteurs mêmes. On affecte d'ignorer

que des Entretiens, par exemple, doivent avoir cette ſimplicité naturelle qu'exige la converſation ; & pour peu qu'on y remarque un ſtyle négligé, l'on prend le ton pédagogue, & l'on ne fait pas grace au moindre mot.

On m'a ſouvent dit qu'il falloit copier la Nature ; & dans ce mois de Mai où elle ſe renouvelle avec tant d'éclat, j'ai conſidéré l'hirondelle, & comme elle j'ai raſé la terre ; j'ai contemplé les feuilles agitées par le vent & j'ai ſécoué mes penſées.

Si j'euſſe fait d'autres Entretiens, ils auroient une autre tournure ; ceux des Thuileries ſeroient plus relevés, ceux du Luxembourg plus ſérieux, ceux du Jardin du Roi plus ſcientifiques, ceux des Boulevarts plus variés. On dira ſans doute qu'en me critiquant moi-même j'ai voulu gagner de vîteſſe les épilogueurs, que ma propre cenſure n'eſt que la crainte d'être cenſuré, qu'enfin les Entretiens ne ſont pas ce qu'ils devroient

être, puiſque l'Auteur lui-même ſe défie de leur bonté.

Au reſte les voilà, & le ſiécle a tant ſupporté de brochures, que celle-ci, comme les autres, pourra bien paſſer. Rien n'enhardit comme l'exemple. Si l'on ne nous donnoit que de bonnes choſes, j'aurois jetté mon Ouvrage au feu. Mais quand je vois *Mécromégas* écrire, *Lubin* verſifier, ma plume malgré moi coule ſur le papier.

Il faut avouer que la manie de ces ſiècles où l'on n'oſoit écrire ſon nom, comparée à la fureur qu'on a maintenant de ſe faire imprimer, a quelque choſe de bien extravagant. Il n'y a pas juſqu'à *Sapor* qui vient de mettre un Ouvrage au jour; cet Auteur tellement inepte, que chaque phraſe de ſes Ecrits eſt le renverſement de la raiſon. Enfin c'eſt-lui qui écrivit cette lettre ridicule qui courut tout Paris, & qui étoit une réponſe à la nouvelle qu'on lui donnoit de la mort de ſon père.

« Je vous remercie, Monſieur,
» de ce que vous m'apprenez la
» mort de mon père : ce ſont de ces
» nouvelles qui ne ſont pas rares.
» Au reſte, j'eſpère que celle-ci n'au-
» ra pas de ſuite; pour moi je viens
» de me caſſer une jambe avec la-
» quelle j'ai l'honneur d'être votre
» très-humble.

Oh ! cette lettre eſt faite à plaiſir.

Non je vous jure.

Au reſte, c'eſt aſſez parler de cri-
tique, d'autant plus qu'en fait d'ou-
vrages, c'eſt la choſe que je crains
le moins. Je lui dirois volontiers ſi
elle m'attaquoit : eh ! à qui en vou-
lez-vous ? à quelques frêles brochu-
res que le vent aura diſperſées, quand
vous voudrez les parcourir.

Quoi ! vous êtes réellement auſſi
inſouciant ſur cet article ?

Très-réellement : parce que j'ai de
quoi renvoyer la critique comme j'au-
rois de quoi renvoyer la fievre.

La fiévre ? c'eſt bon à connoître;
mais je voudrois ſavoir ce que vous
lui diriez ?

Eh bien ! je ſuppoſe qu'elle frappe à ma porte avec ſon air have, ſon teint olivâtre, ſes membres tremblottans, ſa figure décharnée, je lui adreſſerois ces mots : . . . . . vous ne trouverez ici ni ſeringue, ni caffetière, ni coquemard, ni baſſinoire, pas même un verre de ptiſanne pour vous ſervir ; mais traînez-vous chez un gros financier ; là vous allez avoir des fioles, des potions, des boles, des apoſèmes, médecins & domeſtiques à volonté.

Croyez d'après cela que la fiévre ne trouvant rien chez moi, s'en iroit à coup ſur ; & la critique de même, car enfin je n'ai point de productions aſſez conſéquentes pour l'exercer.

Vivent les inſoucians.

Ce ſont les ſeuls heureux, & je vais vous en donner un exemple frappant.

Un jeune Comte paroît tout-à-coup dans Paris auſſi élégant pour les équipages, que pour les habits. On le cite, on l'admire, on le trouve raviſſant.

Hélas! rien de ſtable ſous le ſoleil ; ſa fortune décroit au bout d'une année ; & il ne lui reſte plus qu'un ſimple domeſtique qu'il a peine à nourrir : il part & l'emmène avec lui pour gagner la province ; & lorſqu'ils ſont près d'une ville, où doit finir la comédie, le Comte prend ſon domeſtique à part, & lui dit : tu m'as ſans doute pris pour un Seigneur : eh bien, je ſuis un laquais ainſi que toi, & je n'ai plus que dix louis que nous allons partager. Adieu, je vais rejoindre mon ancienne maîtreſſe qui me reprendra, & je ſerai auſſi content de retrouver mon nom de *la Fleur*, que je l'étois de porter celui de Comte.

Eh! vivent les inſoucians:

Mais adieu mon livre, je vous laiſſe. Tirez-vous de preſſe comme il vous plaira. Pour moi, maître de mon imagination & de mes volontés, je vous ai déjà oublié.

FIN.